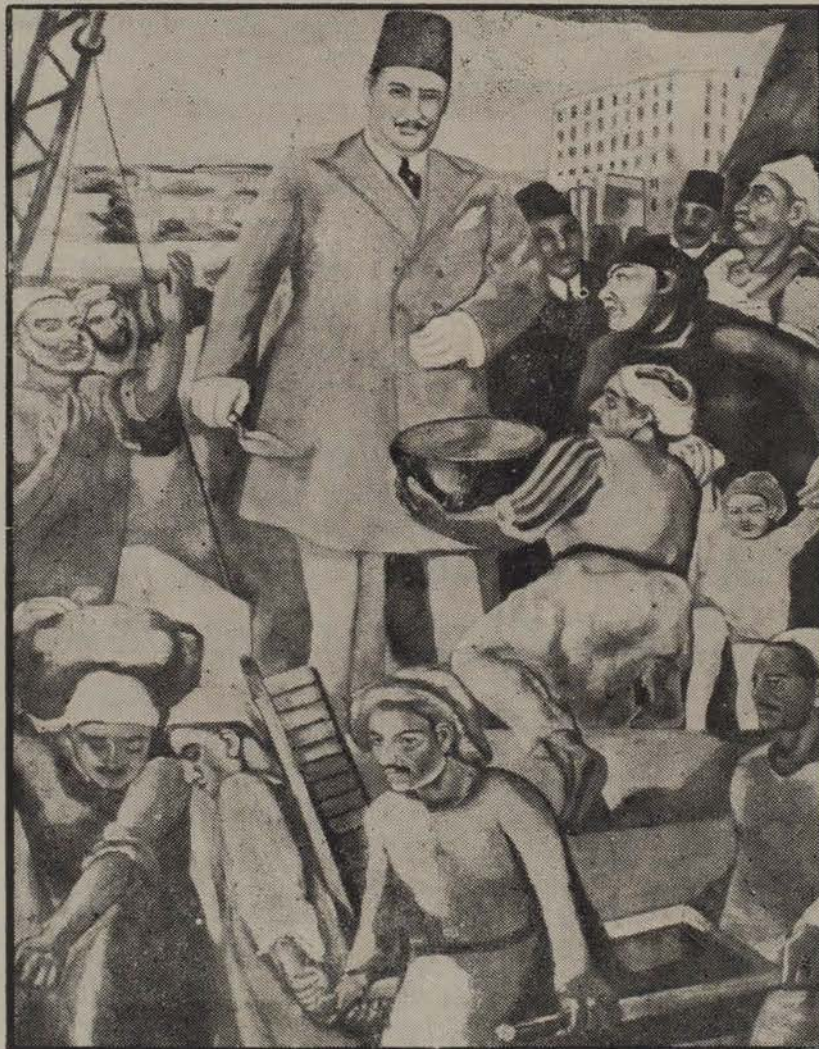


la semaine égyptienne



la plus importante revue d'Orient
Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

IN MOMORIAM



L'Égypte entière s'inclina sur la tombe du Grand Roi Fouad 1er en se souvenant de la droiture de son caractère, de ses bienfaits et des progrès réalisés par l'Égypte sous Son règne

En ce jour commémoratif il nous incombe de nous serrer autour de Son Fils le Roi Farouk 1er qui continue avec foi l'œuvre du régénérateur de l'Égypte contemporaine.

LE GRAND ROI FOUAD 1er AU MILIEU DE SON PEUPLE
(Panneau du peintre M. Naghi Bey)

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

S. E. Mahmoud Fahmy El Nokrachy Pacha,	Th. de Connene,	Aristo
Joannidis, Claudine Buret, Maurice Bedel,	Henri Vrignault,	François
Talva, J. de Bargédé, Fouad Abou Khater,	Kyra Kyrnarsky,	G. Fonso,
N. Moschopoulos, R. Shiffer, A. Shual,	Atticus, Orion,	Sem, etc,



HELLENIC AIRLINES
"HELLAS"

ont le plaisir d'annoncer l'extension, jusqu'à Alexandrie, de leur ligne Athènes-Londres, inaugurant ainsi un service bi-hebdomadaire entre Alexandrie, Athènes et Londres.

ALEXANDRIE - ATHENES

DIMANCHE — Départ : Alexandrie 06 h. 30 JEUDI — Départ : Alexandrie 14 h. 00
DIMANCHE — Arrivée : Athènes 10 h. 00 JEUDI — Arrivée : Athènes 17 h. 30
Jonction avec le service direct Athènes-Londres qui part d'Athènes à 11 h. 00.

ATHENES - ALEXANDRIE

JEUDI — Départ : Athènes 09 h. 00 SAMEDI — Départ : Athènes 14 h. 00
JEUDI — Arrivée : Alexandrie 12 h. 30 SAMEDI — Arrivée : Alexandrie 17 h. 30
Jonction avec le service direct Londres-Athènes de la veille.

Prix des billets Alex.-Athènes Alex.-Londres

Aller L.E. 17,000 L.E. 61,500 Aller et retour ... L.E. 30,600 L.E. 110,600
Plus 15 % de la moitié du prix du retour imposé par le Fisc du Gouvernement Grec.
Surcharge : (bagages) P.T. 17 par kilo Fret P.T. 13,5 par kilo
Bagages Franco de port 30 kilos.
Pour tous renseignements s'adresser à :

MISR SHIPPING S.A.E.

Le Caire — 48, rue Ibrahim pacha, Tél. 46302/3.
Alexandrie 30, rue Chérif pacha, Tél. 29617.
Port-Said — Rue Eugénie, Tél. 610.

Port-Tewfick — Immeuble Messageries Maritimes, Tél. 134.
Athènes — 4, rue Mitropoleos — Tél. 33114.

AINSI QU'AUX DIVERSES AGENCES DE VOYAGE

ALEX. G. AVIERINO & Frères

GRANDS MAGASINS D'HABILLEMENT

8, Rue El Guinéah LE CAIRE Téléphone 51335-58277 R.C. 36615

27, Boul. Saad Zaghloul ALEXANDRIE Téléphone 25742 R.C. 22661

DRAPERIES ET LAINAGES
COSTUMES SUR MESURE
CONFECTION pour HOMMES et ENFANTS
BONNETERIE HOMMES ET DAMES
SOUS-VETEMENTS
CHAPELLERIE
CHEMISES-CHAUSSURES
TRICOTAGE

la semaine égyptienne

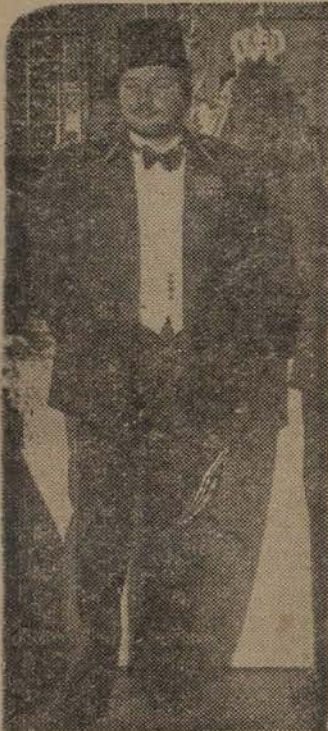
la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hissan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE - Tél. 49235

A l'occasion de l'anniversaire de l'accession au Trône

Le Président du Conseil dans un message rend hommage au Roi FAROUK 1^{er}



S. M. FAROUK 1^{er}

Nous voilà de nouveau au jour radieux qui me permet, une fois de plus, d'échanger, avec les enfants de toute la Vallée du Nil, les souhaits les plus sincères à l'occasion de cet heureux anniversaire de l'accession de Farouk à l'Auguste Trône d'Egypte.

Il m'est particulièrement agréable que nous puissions tous évoquer les chers et précieux souvenirs que cette fête rappelle à notre mémoire.

N'accueillons - nous pas, en ce jour d'allégresse, une nouvelle année qui, nous en avons le grand espoir, prolongera les années de succès et de bonheur que l'Egypte et ses enfants ont connues depuis que, cruellement éprouvés par la disparition du grand Souverain Fouad Ier, ils virent monter sur le Trône le bien-aimé Farouk en qui ils trouvèrent une douce consolation et vers qui tous les cœurs tendirent leurs espérances ?

Dans le digne descendant du glorieux Fouad, l'Egypte trouva un sûr refuge et un grand soutien, et les espoirs fondés sur lui furent réalisés. Sous le règne de Farouk, en effet, le peuple vécut les jours les plus heureux et le pays jouit du plus grand prestige politique.

Dans son premier appel au peuple. Sa Majesté le Roi a fidèlement exprimé ses nobles sentiments

de foi en Dieu et de confiance en la nation. Il a proclamé : « Je crois que la gloire du Roi procède de la gloire de son peuple ». Et cette noble parole, que chacun écouta avec émotion, remplit de joie tous les cœurs, annonçant qu'une ère nouvelle allait illuminer l'horizon.

Depuis lors, la sève de la jeunesse du Roi courut dans les veines de la nation, qui ne cessa plus d'avancer à grands pas, se débarrassant des chaînes qui liaient son indépendance, aspirant à la liberté complète et à la souveraineté intégrale.

Si la naissance de Farouk coïncida avec les débuts de la grande renaissance nationale, son règne s'accompagna d'une profonde évolution dans notre histoire. En effet, l'Egypte s'achemina, à pas fermes, dans la voie de la grandeur, pour la réalisation de ses aspirations sacrées : l'évacuation des troupes d'occupation et l'unité de la Vallée du Nil. Elle put ainsi voir les armées étrangères quitter les grandes villes et parvint à briser les lourdes chaînes du passé qu'aucun peuple fier ne pouvait tolérer.

Ce fut pour Farouk un jour inoubliable, celui où le drapeau égyptien flotta à la place qui était la sienne au-dessus des forts et des casernes, proclamant que la Patrie avait enfin recouvré sa grandeur et sauvegardé sa dignité.

La voix de l'Egypte indépendante n'a pas cessé de retentir dans les assemblées internationales, pour faire régner la paix dans le monde, assurer la sécurité collective et garantir à chaque nation l'exercice de tous ses droits de souveraineté.

L'Egypte a contribué activement au succès de la Ligue des Etats Arabes, grâce à la pénétrante clairvoyance de Farouk et à la sûreté de son jugement. D'ailleurs, les directives de Sa Majesté continuent toujours de raffermir le prestige de la Ligue et de favoriser la cordialité sincère et le travail fructueux parmi les Etats Arabes. Bien plus, ces nations sont devenues un seul corps, qui, lorsqu'un de

ses membres souffre, ressent tout entier la douleur. C'est pourquoi tous les peuples arabes n'hésitent pas, si l'un d'eux est blessé, à se dresser à l'unanimité pour voler à son secours.

En passant en revue le règne de Farouk, nous voyons que le pays a franchi, dans tous les domaines, de longues étapes dans la voie du progrès et triomphé, dans sa lutte avec les vicissitudes, des épreuves les plus cruelles et les plus dangereuses. Non seulement il a pu résister de pied ferme à l'infortune, mais il a même poursuivi son essor irrésistible, car le réveil national, édifié à la fois sur la raison et le sentiment, s'était épanoui par l'enthousiasme de la jeunesse, la sagesse des penseurs, la science des éclairés et l'effort des patriotes fidèles à leur foi.

L'Egypte, trouvant dans le Trône le plus sûr des refuges et dans le Souverain le meilleur des inspirateurs, put tenir tête à l'orage qui accompagna et suivit la guerre. Elle entreprit l'exécution d'une vaste politique de réformes mûrement étudiées, imprimant à la société un mouvement en avant qui ne s'est plus arrêté, ne négligeant aucun effort pour assurer une vie décente à tout Egyptien de bonne volonté; ouvrier, artisan ou paysan. Ainsi, à travers tout le pays, une œuvre de reconstruction se poursuit. Des unités sanitaires, sociales et agricoles sont établies, et de vastes superficies de terres amendées sont cédées aux petits cultivateurs, afin que les petites propriétés se multiplient et que chacun acquière le sentiment de ses droits et de ses devoirs.

Nous nous rappelons avec admiration et respect la parole mémorable par laquelle Farouk, soulignant une vérité qui devrait inspirer les réformateurs, a judicieusement défini la justice sociale en ces termes : « Le propriétaire est tenu de remplir un rôle social ».

Cette parole pleine de noblesse et de sagesse a fortement remué les cœurs des riches les incitant à protéger les faibles et à améliorer le sort des salariés. Elle a rapproché plus étroitement les communautés et les classes, suscitant la bonté, la compassion, la générosité et la solidarité, afin que la charité fût toujours dictée par le sentiment du bien, le bon jugement et le désir commun de produire mieux et davantage.

Tout comme Dieu a grandi Farouk par le Trône, il l'a fait beau par la modestie. En effet,

notre bien-aimé Roi ne cesse de se mêler à son peuple, visitant toutes les parties de son royaume pour voir de près l'artisan et l'ouvrier dans les usines et les fabriques, pénétrant dans la vie même de ses sujets pour connaître la réalité à sa source.

Cette attitude royale a stimulé l'exécution de projets d'une portée considérable sur la vie présente et future du pays, au double point de vue économique et social. Sous le règne heureux de Farouk, nous achèverons le projet d'Assouan, la création de la cité ouvrière d'Embabeih et la distribution des petites propriétés, .. autant d'initiatives qui témoignent du succès inséparable de ce grand règne.

La bénédiction divine, qui s'attache à notre Auguste Souverain, s'est, en outre, manifestée par le succès que le pays a réalisé dans ses problèmes financiers et par la confiance et la tranquillité qui marquent notre situation économique, ce qui ne saurait que développer davantage la richesse nationale et nous permettre d'exécuter plus aisément les réformes sociales, sanitaires et d'urbanisme.

Les penchants innés de Sa Majesté le Roi se sont particulièrement montrés par une haute sollicitude pour la science et les savants, l'encouragement de la capacité et des capables, la protection de l'art et des artistes. Ainsi, la production scientifique et intellectuelle s'est développée, présageant un brillant avenir pour l'Egypte.

Farouk n'a pas perdu de vue que l'indépendance du pays a mis des responsabilités aussi lourdes que sacrées à la charge des Egyptiens, notamment des forces de défense, qui, pour cela, ont reçu de lui l'attention qu'elles méritent afin qu'elles puissent assurer la sécurité et la grandeur de la patrie.

Sa Majesté le Roi exprime spontanément, par sa grande personnalité, les vertus foncières de l'Egypte : celles de l'endurance devant les épreuves, de la foi dans la patrie et de la confiance en Dieu.

Daigne le Tout-Puissant conserver le Roi, suprême ressource de son peuple et protecteur des Arabes, et puisse-t-il, par lui, faire atteindre à la patrie son idéal et donner à la Vallée du Nil la force et la grandeur !

Mahmoud Fahmy El Nokrachy

DANS LE JARDIN DU ROI...

par TH. DE COMNENE



S.M. le Roi Farouk Ier
arrivant de Londres

Je voudrais ce soir, à l'oreille de chacun de vous, pouvoir chuchoter les confidences d'histoire, dire les secrets qui expliquent et grandissent les Souverains, affermissent la foi des Peuples et entretiennent ces espoirs sacrés sans lesquels les Nations ne sauraient faire la fatigante ascension vers les Cimes.

Je voudrais pouvoir suivre en votre compagnie les enjambées prudentes et volontaires du Roi Bien-Aimé, en marquer les étapes, en éclairer de joie les résultats et chan-

ter les hymnes et dire les bénédictions.

Mais il est dans la destinée des monarques de faire l'Histoire et non de la faire écrire. Ceux qui se sont donnés des historiographes n'ont eu que des adulateurs. Au nombre des grandeurs et des servitudes des rois est inscrite l'inexorable loi de silence sur leurs aspirations, sur leurs projets, sur leurs succès, sur leurs revers et sur leurs joies et sur leurs peines, sur leurs peines surtout. Il leur est interdit de profiter des grandes actions faites par eux pour leur Peuple. Ils ne sauraient avoir de gloire véritable avant d'avoir été couchés dans le marbre de la Mosquée de Rifai. Ils sont condamnés à n'être vus que du dehors et dans l'attitude voulue de la satisfaction.

Il est du devoir de ceux qu'ils daignent connaître, et qui ont l'honneur de les approcher, de respecter le mystère de la Royauté. Mais entre le Forum et le Palais Royal il y a place pour les jardins. Et c'est là que je m'arrêterai. C'est là que je cueillerai, si le Roi me le permet, les quelques fleurs qu'aujourd'hui j'unirai en gerbe et déposerai en notre nom à tous, aux pieds de Farouk l'Auguste et le Bien-Aimé.

Les fleurs de Son jardin que nous cravaterons de toutes nos couleurs lui diront notre respectueu-

se affection et lui rappelleront notre fidélité. Elles lui diront aussi :

« Sire, nous étions déjà là, alors que vous n'étiez qu'un jeune enfant blond et taquin, qui par dessus notre éclat et notre parfum, poursuiviez le papillon, autre fleur; nous étions déjà là pour sourire au Prince du Saïd qui parfois se penchait galamment sur nous; et nous avons suivi Votre Majesté de Montazah, à Abdine, à Koubbeh et partout.

« A l'ombre de Votre cabinet de travail, nous avons monté la garde gracieuse autour de vos idées les plus généreuses, autour de vos pensées les plus simplement humaines; nous Vous avons parfois consolé. Trop frêles pour supporter le poids des grands desseins politiques, nous nous sommes contentées de saluer la naissance de vos aubes les plus tendres et de nous épanouir à vos plus clairs soleils.

« Nous avons entendu et nous répéterons, éter-



S.M. le Roi Farouk Ier visitant l'Exposition
Internationale d'Art Contemporain.

nellement, pétales fanées ou boutons qui éclatent, les vivats d'enthousiasme, les applaudissements d'amour, fleurs sensibles qui avons aussi perçu les frémissements de l'âme du Roi qui n'est pas seulement le Souverain des hommes. Rappel ! Rappel des journées saintes. Nous seules qui avons jonché le sol sous les pieds de Votre Majesté, nous seules qui de notre parfum fraternel avons rempli les chambres de vos Palais, nous seules qui de toute notre clarté, de toute notre fraîcheur avons rejoint et réjoui la clarté et la fraîcheur de Votre Royauté naissante avons le droit de parler d'Elle à ceux qui écoutent et se souviennent. »

« Sur le « Nil » qui approche d'Alexandrie, nos sœurs françaises, témoins odorants de Votre voyage se sont fanées. Les fleurs d'Egypte Vos fleurs, sont venues les remplacer. Elles ont apporté à leur Roi, le premier parfum de la Terre ancestrale. »

Les fêtes, les cérémonies, les acclamations populaires, cette ivresse de tout un peuple mêlant sa voix à la voix du canon de joie, les prières de toutes les religions, dans toutes les langues, montant pour Farouk vers Dieu, les minarets illuminés, les clochers retentissants, les temples, tous les temples du Seigneur, remplis d'actions de grâces, d'osannahs, la fraternisation complète à travers tout le Royaume du Nil, du pacha et du marinier, du riche et du mendiant, du farrache et du bourgeois, en l'honneur de Farouk, en l'honneur du Roi, tout cela est dans toutes les mémoires, tout cela a été dit, mal dit, parce que les mots sont impuissants, mais tout ce qui n'a pu être dit, a été deviné : jamais roi, dans aucun pays, n'a été accueilli de pareille manière.

Alors la vie officielle commença. Par une chaude matinée de juillet 1937, le 29 de ce mois, à travers les rues de Sa capitale, Son cortège s'achemina lentement vers les deux Chambres réunies en congrès. Et Farouk Ier, d'une voix forte, un peu voilée par l'émotion prêta le serment constitutionnel.

Quelle magnifique image que celle de ce Roi, tout de blanc vêtu, coiffé de rouge et décoré d'or, disant aux représentants de Son peuple : « Je jure par le Dieu Tout Puissant d'observer la Constitution et les lois du peuple égyptien, de maintenir l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire. » Farouk Ier avait pris la pourpre et mis les brodequins comme d'autres prennent l'habit monastique ou le voile, avec la même foi, avec la même conviction, avec la même sincérité. Son noviciat royal était terminé. Il allait régner, régner pour l'Egypte.

Mais le cérémonial s'était emparé de Lui. Dans le même ordre traditionnel, précédé et suivi par les vivats, Il rentra à Abdine où les réceptions commencèrent. Et, le soir après minuit, faisant encore une fois le tour des immenses salons du Palais, annoncé par Son Grand Chambellan : « Messieurs, Sa

Majesté le Roi », après avoir serré des milliers et des milliers de mains, Il retrouvait Sa chambre so-atliire, Sa table de travail et cette pensée qui est l'angoisse des grands rois : « Ils attendent tant de moi que j'ai peur de ne pas pouvoir leur donner tout ce qu'ils méritent. »

Il était sur l'autre rive le jeune roi, et déjà Il n'était plus le jeune roi mais le roi jeune. Il avait traversé le pont, puis le pont s'était effondré derrière Lui. Il était maintenant sur la rive des devoirs, des soucis, des luttes, des perpétuels recommencements, des anxiétés. De l'autre côté étaient restés l'insouciance jeunesse, les rires, les amusements, la liberté. Ils formaient un groupe les plaisirs de l'enfance, les jeux désordonnés, les promenades sans escorte, les amusements sans contrainte, les plaisirs sans pendule. Ils formaient un groupe, mais ce groupe était resté sur l'autre rive. Le Roi Farouk ne pourra jamais plus le rejoindre.

Sur Sa rive à lui, désormais, les hommes seront habillés de noir, les rires seront compassés comme les gestes, les horaires seront préparés, les hiérarchies seront établies, la vie commençait. Elle est austère la vie des rois. Ils reçoivent les ministres. Ils reçoivent les ambassadeurs. Ils reçoivent les conseillers. Ils reçoivent les gens qui ont quelque chose à Leur demander. Ils reçoivent sans relâche ou bien Ils se rendent dans des endroits déterminés pour accomplir une action fixée d'avance, entourés des hommes que le protocole a désignés, perpétuellement désignés, et saluant partout à peu près les mêmes êtres humains.

Elles est austère la vie des rois. Sur leur table de travail viennent et s'entassent les dépêches, les rapports, les projets de loi, les appels au secours et tout doit être lu et tout doit être étudié sur l'heure. Chaque jour est chargé de problèmes à résoudre. Chaque moment est gros de dangers à écarter.

Elle est austère la vie des rois. Elle ne peut être menée que par celui que soutient une grande foi en sa mission et que porte un amour ardent de la patrie. Or les premiers actes, comme les premiers messages du Roi d'Egypte ont surabondamment prouvé aux peuples qui l'écoutaient que la Providence avait donné au Roi du Nil les deux vertus essentielles : la foi et l'amour violent de la patrie.

Ses messages sont des morceaux d'anthologie. L'un d'eux, celui de 1938, nous est particulièrement présent à l'esprit et au cœur.

« ...En ces jours, dit le Noble Souverain, où la force devient l'âme des nations, » Quel avertissement ! Et plus loin « ... Devant le Très Haut j'ai pris l'engagement d'agir de concert avec vous pour faire de l'Egypte un Etat grand et fort inspirant le respect et capable de se défendre par ses propres moyens. Préparez-vous donc à cette noble destinée, et unissez-vous. Fraternisez les uns avec les autres; accoutumez-vous à aimer la discipline et l'o-

béissance, glorifiez-vous de votre nationalité, soyez fiers de votre patrie. Qu'un seul idéal commun à vous tous vous serve de devise : vivre, agir, mourir pour cette patrie bien-aimée. Entre le peuple et le gouvernement la coopération est indispensable pour doter la nation d'une vaste instruction et d'un caractère solide et pour élever le niveau de la vie sociale. »

Et plus loin encore, « ...Nulle nation ne saurait vivre puissante et respectée si elle ne puisait sa force dans son caractère et dans l'appui de ses enfants. »

Et enfin, « ...J'adjure les grands de la nation et ses sages, ses chefs de famille et de tribus de comprendre nettement, consciemment leur lourde responsabilité, les hautes aspirations qui doivent former l'idéal de l'Egypte pour qu'elle devienne un facteur actif et utile au service de l'humanité. »

Grandes paroles d'un grand Roi desquelles se dégagent clairement les buts que cette royauté faroukienne s'assigne dès les premiers jours et dont nos petits neveux dans l'histoire étudieront la réalisation : rajeunissement de l'idée de patrie; discipline intérieure et progrès social.

La guerre, l'horrible guerre qu'il prévoyait. « L'humanité va périr par manque de spiritualité », avait-Il dit avant même de régner. « La force est l'âme des nations », avait-Il répété. L'horrible guerre survint que ce géant de vingt ans ne pouvait empêcher. Son premier cri fut : « Mon peuple ». Et Il pensait à ces fellahs nu-pieds, labourant paisiblement la terre du Nil, à ces femmes en haillons nourrissant de leurs seins amaigris leurs enfants qui voulaient vivre. Il pensait à tout ce petit peuple craignant Dieu, ayant foi en Lui et il disait : « Mon peuple, Mon petit peuple. » Et de toutes les forces de Son cœur Il allait aux uns, Il allait aux autres, multipliant Ses générosités. Il donnait inépuisablement et surtout arc-bouté risquant tout Il résistait aux pressions, aux menaces.

Je disais bien au début de ce propos que les peuples ne connaissent l'histoire de leurs Grands Souverains que quand ceux-ci sont morts. L'histoire ne sera écrite que demain. Mais le peuple égyptien peut être fier de son roi. Dans la gerbe qu'aujourd'hui j'ai l'insigne honneur de déposer pour vous au pied du trône, me sera-t-il permis d'insérer cette fleur magnifique, cueillie parmi mille autres ? C'est toujours la guerre. La farine manque. La disette menace. Hier devant les boulangeries les pauvres n'ont pas eu de pain. Le Conseil des ministres est réuni. Soudainement les portes s'ouvrent : « Messieurs, Sa Majesté le Roi ». Il entre et ne dit qu'une phrase : « Vous ne m'attendiez pas. Je suis venu réclamer la part du pauvre. »

Voulez-vous vous enivrer du parfum d'une autre fleur éclatante cueillie au Jardin du Roi ? Un

jour comme aujourd'hui, un jour de fête, Il apprend que la malaria fait des ravages en Haute-Egypte. Illuminations, réceptions, applaudissements, discours tout est décommandé. Il part d'urgence. Sa fête Il la célébrera là où Son peuple souffre en consolant, en visitant, en serrant les mains chaudes de fièvre, en risquant Sa vie, en apportant aux malheureux la bonté, la douceur et les encouragements de Sa présence paternelle.

D'autres plus qualifiés que moi, pourraient vous dire les largesses de Farouk, les angoisses de Farouk pendant l'épidémie de choléra et les décisions qu'Il a su prendre et les projets qu'Il a su adopter et imposer. Ses déplacements marquent les étapes de Sa bienfaisance. Il ne part jamais pour Son plaisir. Ici Il pose la première pierre d'un hôpital. Là Il inaugure un asile. Plus loin Il sourit à une crèche ou Il prie Dieu dans une mosquée nouvelle. Partout le même souci : Son peuple ! qu'il faut soigner, qu'il faut guérir, qu'il faut nourrir et qu'il faut consoler.

L'histoire saura dire aussi que dans le domaine de l'instruction, dans celui des lettres, dans celui des arts et des sciences, Farouk encourage, développe, construit. Tous ceux qui pensent, tous ceux qui cherchent, qui étudient se tournent vers Lui, comme ils se tournaient autrefois vers le Roi Fouad, Son père. Et l'aide vient immédiate, sans restriction. Il a réalisé l'Université Farouk à Alexandrie. Mais il réalise aussi la Cité Universitaire au Caire. Des écoles primaires sont ouvertes, des bibliothèques inaugurées, l'enseignement technique répandu. Et il y a à peine onze ans qu'Il règne et dans ces onze ans il y a eu la guerre !

Imaginez, vous qui me lisez, ce que pourront être les onze années à venir, si la paix s'établit enfin parmi les hommes et si Farouk votre roi, notre roi, peut travailler tranquillement pour Son beau royaume du Nil.

Dieu garde le Roi.

Th. de Comnène



Lettre d'Athènes

UN CRIME ODIEUX

Athènes, 3 Mai 1948.

L'arrière a brillamment répondu aux critiques de Marcos, reprochant aux communistes des villes leur tiédeur envers la cause, ordonnant des actes de terrorisme contre de hautes personnalités.

Hier, en plein centre d'Athènes, une brute, initiée à la religion nouvelle bâtie de crime, pétrie de sang! un infâme instrument de ces chefs qui vivent sous le beau ciel de l'Attique, à l'abri d'un excès d'esprit libéral, attendait le passage de Christos Ladas, Ministre de la Justice, pour lui lancer une grenade mortelle. Car, quelques heures après, l'homme intègre, le grand patriote succombait à ses blessures, comme un vaillant soldat, au service de la Patrie.

Il savait le danger qui le menaçait, mais n'en faisait cas. Une seule chose l'absorbait, attirait toute son attention. Débarasser l'arrière, de l'ennemi qui tissait le réseau de son action conspiratrice contre l'Etat.

Christos Ladas fut la victime d'une brute, membre de l'organisation terroriste O.P.L.A. (organisation politique de défense populaire) qui joua un rôle sanglant lors de la sédition de Décembre 1944.

Poursuivi, atteint à la poitrine et à la cuisse, il tomba ensanglanté. Et à l'hôpital où il a été transporté, sorti de l'aphasie, il avoua avec cynisme qu'il était communiste, et qu'il avait exécuté les ordres reçus du « Komma », le parti, prétendant ne point connaître le nom de ses complices, de ceux, qui la veille, lui avaient remis les trois grenades.

Moutsoyanis, c'est le nom de l'assassin, âgé de 22 ans, aveuglé par un fanatisme stupéfiant, n'a pas hésité de dire : « Je ne crains rien, car jusqu'au 10 Mai, l'armée démocratique aura libéré toute la Grèce, renversant le pseudo-gouvernement monarcho-fasciste de Sofoulis. Craindre quoi; sachez que jusqu'au 30 Mai les Etats Orientaux de l'Europe s'imposeront aux états occidentaux, et notre idéologie triomphera... enfin ? »

« Je ne regrette pas mon acte, car « aftos », celui-ci, ordonna les exécutions de nos compagnons d'armes, de nos camarades, à Egine, Sparte, Calamata, Corfou, et ici, à Athènes. » Avec le même fanatisme, le même endurcissement, la même haine il s'exprima sur le compte de la Grèce.

Ce n'était pas l'activité particulièrement anti-communiste de la victime, qu'impliquait sa qualité de ministre de la Justice, qui a tourné les assassins contre lui. C'est le désespoir dans lequel est tombé depuis quelque temps le communisme et le banditisme grec. Le parti communiste de Grèce, ayant constaté que sous les coups de l'Armée et par la suite de la tournure prise par la situation en général, il glisse inexorablement vers l'abîme de la défaite et de l'anéantissement, dont aucune force intérieure ne peut le tirer, a voulu créer une diversion à Athènes.

Puisque Markos est vaincu dans chaque rencontre avec l'armée; puisque ses alliés n'entendent pas, eux non plus, le reconnaître; puisque les élections italiennes ne furent qu'un rêve printanier évanoui, il faut qu'un peu de sang innocent soit versé à Athènes, pour terroriser les « fascistes » et surtout renforcer le moral des camarades.

Le communisme grec a montré ainsi, en même temps que sa psychose criminelle, son incommensurable stupidité politique. Personne dans Athènes ne sera terrorisé par ce crime abominable; au contraire, les grecs s'uniront autour de la dépouille mortelle de Ladas, pour continuer avec résolution et acharnement la lutte, dont la victoire pointe déjà à l'horizon.

La proclamation de la loi martiale a été accueillie avec satisfaction par l'opinion publique. Elle n'importunera nullement les honnêtes Hellènes, et rendra la tâche difficile aux ennemis du pays qui agissent clandestinement dans les villes. Elle permettra au commandement militaire d'accomplir, ne fut ce que tardivement, un travail qui a été négligé, sans lequel les sacrifices de l'héroïque armée grecque dans les montagnes de la Roumélie risquaient d'être vains.

Tous les Hellènes sont prêts à aider à ce travail d'épuration de l'arrière acceptant de grand cœur les restrictions imposées à cet effet. Tous les grecs sans exception se sont déjà enrôlés pour le combat.

Aristo Joannides

LA MORT DE PHILAE

Philaë mourait parmi les horizons chararés...
Les lueurs du couchant irisaient les chutes embrumées du Barrage,
tandis que les lointains montagneux périssaient entre des violets de vieille fille coquette...
Un vacarme montait des chutes,
percé de temps à autre par le crissement d'un wagonnet sur les rails.
Mais, par delà les cataractes aux rochers luisants,
Par delà l'Eléphantine, ce n'était que paix et jouissance heureuse.
Les corniches du temple d'Isis émergeaient des eaux;
Espérance et séduction parmi les collines pierreuses
que le soir diaprait de fantaisie.

— Au temple ! Au temple ! Il faut aller au temple !
Une fièvre soudaine pressait les voyageurs.
Halètement de l'impatience !

— Au temple ! Au temple !
Les yeux ébloussés d'ardeur, ils regardaient fuir le rivage.
L'occident polytonal s'assombrissait sans les émouvoir.

— Au temple !
Las ! Las ! Se précipiter n'est qu'une injure à l'Orient.
Dans le crépuscule, les colonnes se mouvaient-elles au même rythme que le Nil ?
Le Barrage avait émasculé le fleuve et...
il avait enseveli Philaë.
Elle demeurait à ses marbres, debout, têtue malgré le sacrilège.
Evocation obstinée de la grâce pharaonique.
Il montait le long des fûts une sourde rancune.
Eclatera-t-elle le jour où certaines lézardes traîtresses s'élargiront ?
Ou bien quelque main patiente élèvera-t-elle Philaë parmi les sables proches,
loin des eaux sournoises ?
Et le temple assoupi ignorait le fleuve.
La corniche irradiait l'élégance de l'Hellade.
Au bruit des rames, les voyageurs la contemplaient : Perfection que les siècles consacrent !
Et, peu à peu, dans la moiteur du soir, Philaë se mourait...

MAURICE RAVEL

MUSICIEN DE FRANCE

Un article inédit de MAURICE BEDEL

On a tout dit de Ravel; il y a encore tout à dire de lui. Je voudrais le replacer dans sa féerie, montrer ce qu'il y a d'essentiellement français dans la formation de son génie. Que ce Basque soit né à Ciboure, au pays de Saint-Jean-de-Luz, que, menu, vif et agile, il semble fait pour bondir devant le fronton de pelote, la main prise aux lanières de la chistera, il n'empêche qu'enlevé au Pays basque à l'âge de trois mois, grandi à Paris dans le faubourg Saint-Denis, élevé sur les pentes qui dévalent des hauteurs de La Chapelle au carrefour de la rue d'Aboukir et des grands boulevards, il soit parisien dans tous les détours de son âme, dans toutes les ressources de son esprit.

C'est fort bien d'aller chercher les influences qu'eurent sur lui ses premiers maîtres, les Chabrier et les Fauré. A la vérité, ses premiers maîtres furent le rempailleur de chaises qui annonçait son passage dans les rues par le moyen d'une sorte d'olfiant et le réparateur de faïence et de porcelaine qui jouait d'une petite trompette pleine de variations imprévues sur des airs populaires. Ces musiques de Paris ont donné au jeune Ravel ce tour narquois qui lui est si particulier. J'irai même plus loin, j'irai découvrir dans les environs de Paris une bonne part des éléments d'inspiration qui ont agi sur son œuvre. Les amateurs de musique impressionniste connaissent les « Histoires naturelles » où il a mis tant de malice mêlée à tant de rustique poésie : or, je sais, car je le sens, que le grillon, le paon, le cygne, le martin-pêcheur de ces charmants morceaux sont de l'Ile-de-France et non d'ailleurs. Le grillon demeure sous une touffe de trèfle jaune à la lisière de la forêt de Montmorency; c'est là que Ravel est allé l'écouter strider après l'avoir amené du fond de son étroit terrier en lui chatouillant d'un brin d'herbe son petit museau noir. Le paon fait ses embarras sur le sable bien râti des allées de Chantilly. Le cygne guette le retour de sa Lédà aux rives des lacs du Bois de Boulogne. Le martin-pêcheur plonge dans les eaux vertes d'un affluent de l'Oise, en sort tenant une ablette en son bec et se perche sur un rayon de soleil. En ces courts poèmes musicaux une amitié voilée se mêle à l'ironie, manière toute française d'exprimer certaines pudeurs du cœur. C'est par cette ironie que Ravel atteint de secrets détours de notre entendement où Debussy n'est jamais parvenu. C'est par elle qu'il nous donne cette joie incomparable d'entendre entre les notes ce que les notes ne disent pas.

C'est ce qu'on entend aussi dans les « Jeux

d'Eau ». Dans un parc de XVIIIe siècle l'eau se livre à des ébats limités par une architecture de bassins, d'escaliers et de vasques. Elle s'élève en mille gouttelettes, vise un nuage, le manque, retombe sur elle-même, culbute de marche en marche, prend des allures un peu baveuses de cascade et finit, elle qui allures un peu baveuses de cascade et finit, elle qui fut le canevas de l'arc-en-ciel, avalée par la bouche d'un mystérieux conduit après avoir donné son dernier éclat de rire au soleil. Cette eau-là est pleine de malice. Son musicien, parce qu'il est français, voudrait bien l'enfermer dans cette belle ordonnance classique où l'architecte lui-même a tenté de la retenir. Elle lui échappe, elle bondit en riant vers les registres aigus du piano, elle éclabousse l'aile de tulle de la libellule qui passe, elle se mêle au coup de vent qui traverse le parc et s'en va asperger le tablier bleu du jardinier qui peste et le maudit. Enfin elle disparaît sur une septième majeure très imprévue.

Cette eau indisciplinable, c'est la fantaisie même de Ravel : elle a jailli de la construction la plus conforme à notre tradition, mais elle prend ses aises, elle joue avec les règles, elle trace des arabesques autour de la ligne droite et si le jardinier ... je veux dire le public — n'est pas content, elle le douche.

Je ne crois pas qu'aucun musicien ait jamais approché d'aussi près les choses de la nature et les êtres qui la peuplent. Que de fois ai-je écouté les « Noctuelles » pour le plaisir d'évoquer une de ces douces nuits de la Côte d'Azur où ces bêtes charmantes volent par les jardins ténébreux ! Ravel a tendu à ces papillons du soir dans un coin de son jardin le piège de sa lanterne; ils se précipitent par centaines; leur livrée de velours beige brille sur le fond obscur des massifs de lilas, et ils dansent. Cette danse, un autre que Ravel en eût tiré d'aimables variations sur le thème assez mièvre du papillon voletant. Mais Ravel s'éloigne de la lumière, glisse vers les ombres du jardin, perce de ses yeux vifs les ténèbres crépusculaires et suit les amoureux manèges des noctuelles. Il est le poète des mouches et des brins d'herbe; sans cesser jamais d'être grand, il est celui qui a les confidences du puceron. D'autres avaient célébré l'orage, le torrent, la tempête, le lever de la lune, le coucher du soleil. Lui pénètre dans la goutte d'eau, s'assied au bord d'un pétale de giroflée, joue à cache-cache avec les moucherons et fait de la corde raide sur un fil d'araignée. Il est, d'ailleurs, l'ami des fées et cette amitié lui ouvre bien des portes refusées aux non initiés, et le voilà, dans les contes musicaux de

« Ma Mère l'Oye », en confiance et familiarité avec la Belle au Bois dormant dansant une dernière pavane avant de tomber dans son sommeil de cent ans, avec le Petit Poucet tremblant et claquant des dents devant ses frères émerveillés de son courage, avec l'Impératrice des Pagodes se faisant offrir un concert de coquilles de noix.

Cet observateur aigu du monde des objets, de l'univers des fleurs, de l'empire des papillons, ne s'éloigne jamais de la terre lors des voyages sonores auxquels il nous entraîne. Il demeure dans le domaine où l'observation rejoint l'imagination, où la science se mêle à la féerie et, si la mort ne nous l'avait arraché si brutalement, nous l'eussions vu composer une « Suite atomique » qui nous eût rendu perceptibles les mystères des neutrons et des protons de ce dernier-né de l'électronique qu'on appelle le méson. Lui seul pouvait réussir une telle entreprise.

Voilà Ravel dans la sensation. Quel est Ravel dans le sentiment ? Ni la moquerie ni la verve mordante ne l'abandonnent quand il touche aux mouvements du cœur. L'amoureux transi, la dame brûlée par la passion n'ont point de place dans son œuvre; ils sont bons pour les spécialistes de la déclamation d'opéra. Pour animer le clair génie de Ravel, ce ne sont pas d'éphémères sentiments éternels qu'il faut, ce ne sont pas des bras jetés au ciel, des cris de jalousie et les plaintes d'un cœur désespéré; c'est

l'innocence, c'est la jeunesse, ce sont les jeux de l'adolescence dans le cadre d'une nature heureuse; c'est Daphnis et c'est Chloé.

Avec les deux enfants du roman de Longus, Ravel a tous loisirs de courir les prairies et les vergers qu'il connaît si bien. Quand les Ballets russes montèrent « Daphnis et Chloé », Léon Bakst multiplia dans son décor les cyprès et les pins parasols. A la vérité, c'est de saules et de peupliers de France qu'il s'agit dans l'œuvre ravelienne, c'est de près où fleurissent la sauge, la marguerite et le bouton d'or. Et c'est un tournant de la Marne qui reflète le visage penché de la jeune Chloé s'éveillant à la coquetterie.

Et l'Espagne ? me dira-t-on. Oui, l'Espagne de Ravel, l'Espagne de la « Rapsodie », du « Bolero », certes l'auteur de l'« Heure espagnole » la porte en lui; nous savons que ses premiers sommeils ont été bercés par les chants espagnols de sa mère et que, malgré les tendres influences des jardins d'Ile-de-France, il portait dans son sang les fièvres et les fureurs, les langueurs et les désespoirs d'une Espagne dont il reçut les brûlantes influences dans son berceau de Ciboure.

Et cependant Ravel est Ravel, et nulle influence venue de n'importe qui et de n'importe où ne saurait l'amener à être autre que Ravel.

Maurice Bedel



HAMED ABDALLA. — Manœuvre (aquarelle)



A. THEODOROPOULO. — La Faim (Bois).

MIRAGES

par HENRI VRIGNAULT

L'amère volupté des jours qui ne sont plus . . .

S.S. « Quirinale »

12 août 1926

Nous quittons Alexandrie, après de nombreuses péripéties douanières.

Temps ensoleillé et mer houleuse, si houleuse que notre petit vapeur tangué sans arrêt, ce qui nous vaut des disparitions subites et prolongées de rares passagers embarqués sur ce bateau, et qui se dirigent avec nous vers les montagnes abruptes et sauvages de la Crête.

Aussitôt après le départ d'Alexandrie : temps brumeux. La mer est de plus en plus houleuse et les vagues atteignent une belle hauteur avec leur écume blanche que vient couronner leur masse sombre qui se jette sur le navire avec force.

Le surlendemain de notre départ, nous arrivons en face des côtes de Crête et, comme toujours, même après une si courte traversée, on éprouve une joie sans borne à apercevoir la terre, une terre même abrupte, avec ses montagnes claires remplies de calcaire, et des rocs sombres qui surplombent la mer. Un peu partout des criques, entourées de rochers. Côte sauvage et désertique, sans une habitation, quel que soit le côté où l'on dirige ses regards.

Nous avons passé la pointe Est de la Crête et longeons l'île, maintenant que la mer est plus calme, de toute la vitesse du bateau.

On aperçoit un phare perdu dans la montagne, et sa forme est si bizarre qu'on le prendrait presque pour un petit monastère abandonné. Ce monastère ou phare se trouve dans les environs du Cap Sidéro, tout-à-fait à la pointe Est de l'île.

On aperçoit, enfin, les îles Dionysiades et nous arrivons, vers midi, au cap Joannès qui se trouve de l'autre côté de la baie de Mirabello.

Nous longeons toujours la côte, une côte qui devient plus cultivée et moins sauvage à mesure qu'on s'approche de Candie. Nous traversons la baie de Malia et après avoir doublé le cap Chessonijos, nous arrivons en face de l'île de Dia qui se trouve en face de Candie. Puis Candie elle-même se détache en clair dans le fond de la montagne avec, tout à fait en avant, son phare ancien et ses fortifications construites par les Vénitiens.

Curieuse et extraordinaire, cette ville où les arts se mélangent agréablement, où les minarets turcs doublent les tourelles vénitiennes, et où le Lion de Venise figure sur les murs des bastions au même titre que le croissant Turc.

Nous descendons dans une barque avec une inénarrable collection de colis de toutes sortes. Nous

contournons les fortifications et arrivons au port. Curieux, ce petit port qui ressemblerait à tous les autres, ne serait-ce cette teinte d'un orientalisme mélangé et bariolé. Dans le lointain, seulement, on aperçoit une grande et belle église grecque; car Candie est le siège du Métropolitain.

Malheureusement, nous ne pouvons descendre à terre, l'officier du port exigeant la remise dans sa poche de nos précieux passeports; nous devons donc remonter à bord, toujours dans la même barque, délestée de ses bagages, et qui roule terriblement. Nous recontournons les fortifications que l'Amiral vénitien Monsini défendit contre les Turcs pendant trois ans et qu'il dut rendre en 1669.

Panorama grandiose de la montagne qui se colore maintenant des reflets du soleil couchant, tandis que la petite ville s'allume de minute en minute de quelques lumières de plus. Etrange beauté de cette ville, grande autrefois, maintenant presque abandonnée et, où, seulement de temps en temps, de rares bateaux font escale. Et ce n'est que tard dans la nuit que nous quittons Candie pour gagner La Canée, en longeant la côte.

14 août

Ce matin, un soleil écrasant nous réveille dans nos cabines; il est six heures, et son disque rouge surplombe déjà la montagne, à tel point qu'il nous force à sortir de nos couchettes pour monter sur le pont, admirer le superbe panorama qui se déroule devant nous : des montagnes, encore embrumées et noires de la nuit se détache, nette, curieuse, blanche aussi, l'adorable petite ville de La Canée.

La ville, qui est assez étendue, n'est pas construite en amphithéâtre, mais seulement le long de la mer, adossée aussi à la montagne dont les chaînes forment un décor aussi étrange que somptueux. Fortifications datant aussi des Vénitiens, avec son phare construit à gauche de l'entrée du port, et au milieu de ce port, à côté d'un dôme turc peint en bleu, un ancien minaret qui se dresse tout blanc sur le fond rose et coloré des maisons environnantes, et, autour de la ville : une végétation rare, mais ardente, qui pousse sur les pentes de la montagne.

Etrange ville que l'on ne se lasse pas de regarder, comme une chose rare qu'on ne peut voir qu'une fois, qu'on ne reverra jamais, sans doute; et qui vieilles choses mortes... et, pourtant de la vie se dégage un peu partout, malgré ce jour de fête, et les drapeaux grecs qui claquent au vent, les sonneries et les voix des cloches qui se font entendre, malgré

les hommes qui se promènent sur les quais dans toutes les villes du monde, une mélancolie se dégage de tout ce que l'on voit; panorama trop beau, dont l'aspect un peu théâtral nous laisse rêveur et perplexe sur les destinées des grandes citées...

Oh ! beauté charmante et triste des choses inconnues, que l'on découvre ainsi à l'horizon de la vie et qui ne laissent dans l'âme qu'un regret, celui de ne pas tout connaître. Et le clapotis de l'eau caresse toujours le bateau, figé au centre de la baie, en attendant le départ qui aura lieu tout à l'heure, laissant au cœur une nostalgie et un désir aussi de pouvoir revenir, désir que l'on sait ne jamais devoir être exaucé... Mais c'est peut-être là ce qui fait le plus grand charme de cette quasi certitude du non revenir, qui nous étreint et nous terrasse en face de ce paysage dans sa tristesse splendide et son unique beauté : la côte, une côte sauvage et pleine de rochers, la mer, bleue et scintillante de soleil; ces murs vénitiens; ces barques noires; ces voiles grecques, aussi anciennes que le monde; et ce minaret blanc et bleu, dressant son toit pointu vers le ciel, narguant ainsi le temps et les civilisations. Et la montagne est toujours éclairée des rayons du soleil, malgré la brume des cimes, et les vallées qui rayonnent autour de la ville; et le charme persiste toujours, comme pour nous donner encore une fois un regret et une jouissance, un peu inassouvie de cette trop belle vision sur un monde perdu.

15 août

Nous voguons maintenant sur mer d'huile, après avoir quitté, avec regret, les côtes de Crète et ses enchantements, et maintenant nous apercevons l'île de Milos, perdue dans la brume et si loin que l'on pourrait confondre ses sommets avec les nuages qui l'environnent.

Ce 15 août, la fête de Marie, est sans doute le premier que je passe en mer, depuis si longtemps que je promène mes rêveries sur l'eau, et cette date me rappelle tant de choses évanouies, des bonheurs si disparus qu'ils semblent tout à fait perdus, et pourtant ils reviennent m'apporter le cortège de leurs souvenirs heureux d'une enfance toujours méconnue et que les hommes faits, seuls, arrivent à comprendre.

Le bateau se dirige vers le grand port du Pirée, le port d'Athènes, tant de fois vanté par les anciens et aussi par les modernes, et c'est avec joie qu'avant de rentrer dans la vie complètement civilisée, on se replonge dans le passé, le passé glorieux dont les civilisations vivent encore, des civilisations dominées par l'Art, car l'Art seul ne périt pas...

Car demain sera fait d'inconnu; ce que l'on apprend dans les livres est si peu la réalité de ce que l'on ressent en présence des grandes choses ou des

manifestations artistiques éparses sur le globe; et celle là, de demain, nous promet de grandes joies, celles de ressentir à l'égal des plus grands et des plus humbles, des sensations uniques que l'on serait tenté de garder jalousement pour soi seul; et la mer est toujours aussi bleue, le vent aussi léger et aussi frais que du temps où les grands voiliers de l'antique Grèce portaient à la conquête du monde...

16 août

Tôt dans la matinée, nous sommes dans le Golfe d'Égine, nous contournons et voguons entre des montagnes blanches qui entourent la baie, et nous arrivons en face du Pirée à 6 heures, par un froid glacial qui nous reconforte un peu, après les chaleurs torrides d'Égypte.

Grand port, rempli de bateaux de toutes les nations, dont les pavillons claquent au vent, et le soleil qui monte maintenant au dessus de la montagne donne à ce spectacle un aspect théâtral, l'eau bleue, la ville en gradins, et les rayons de soleil viennent maintenant nous réchauffer sur le pont où nous avions si froid tout à l'heure. Port antique du Pirée, maintenant ultra-moderne, avec ses bateaux de guerre, semblables à ceux de toutes les marines du monde. Et la ville s'éclaire maintenant de reflets rouges et violets qui viennent colorer doucement les maisons grises et blanches qui bordent le port, pour nous donner ainsi, sans doute, un réconfort plein de promesses des merveilles à voir...

Puis, c'est le départ pour Athènes, en automobile.

L'Agent de Cook nous fait monter dans une splendide Cadillac, et, en route sur un des engins les plus modernes à la conquête du passé.

Nous sortons du port et roulons dans le Pirée par des chemins extraordinaires que l'on dit être carrossables, mais où des trous profonds, parfois de 90 centimètres réduisent l'allure, déjà plutôt modérée. Nous sortons enfin du Pirée et, cette fois par une route qu'envieraient les amateurs de circuit, nous roulons vers Athènes.

Voici le nouveau Phalère, sur la baie du même nom, avec ses casinos, ses Palaces, son champ de courses, tout cela au bord de la mer et en face du vieux Phalère qui reste là, évoquant seulement un passé si proche de nous, malgré tout.

Puis c'est l'entrée dans Athènes par une superbe et longue route, Athènes, antique et moderne, entourée de toutes ses montagnes violettes et blanches.

Nous nous arrêtons d'abord sur une petite place où l'on voit encore le vestige du Temple de Jupiter, dont les colonnes élancées et fragiles donnent une idée exacte de la proportion merveilleuse du monument, tel qu'il devait être.

A l'autre extrémité du jardin est l'Arche d'Adrien, aussi majestueux que le Temple de Jupiter. Ces deux ruines éparses dans un jardin public des plus gracieux.

Nous nous replongeons un peu dans la vie moderne en prenant la route du Stade avec ses magasins dignes des plus grandes capitales d'Europe.

Puis c'est l'arrêt au Zappeion, place splendide, adossée à un côté de la ville et qui domine l'autre côté jusqu'à la mer d'un bleu si bleu que l'on devinerait presque les voiles blanches des guerriers antiques partant combattre pour la plus grande Grèce.

Et c'est maintenant l'ascension vers l'Acropole qui domine la ville de toute sa hauteur. En route, et avant d'arriver, nous nous arrêtons au Théâtre de Bacchus, théâtre en plein air qui pouvait contenir un nombre considérable de spectateurs, et où l'on donnait seulement la comédie. Les frises qui décoraient la scène sont superbes, et les sculptures, malheureusement détériorées par le temps et le vandalisme, donnent pourtant une idée exacte de ce que l'on pouvait voir autrefois.

Puis c'est l'Odéon d'Atticus, celui-là fermé, où l'on donnait seulement des spectacles musicaux; témoin glorieux, aussi, d'un passé artistique bien rempli.

Nous voici maintenant à la porte de l'Acropole, but certain, sinon avoué de tous les voyageurs en Grèce, l'Acropole sur lequel tout a été dit et redit, et dont l'aspect malgré toutes les lectures que l'on a pu faire, nous suggère encore d'autres idées, peut-être plus personnelles, sinon plus hautes et moins définies; car c'est bien une impression indéfinissable, presque, qui se dégage de ce spectacle magique. Avant d'entrer on a l'impression de ne pas faire un voyage, mais surtout celui d'accomplir un pèlerinage, pèlerinage plein de promesses, pèlerinage si beau, que l'on a tous ses anciens souvenirs éclipsés les uns après les autres, par la beauté du lieu, les vestiges du passé, et aussi, l'impression énorme et étonnante d'un écrasement artistique trop intense et trop fort pour être enregistré d'un coup.

Passé la porte, une banale porte de fer scellée dans le marbre, nous gravissons les marches, comme l'on gravit les marches d'un sanctuaire, et nous trouvons tout à coup devant le Parthénon, sublime vision, dont toutes les descriptions ne peuvent donner une idée, car, ainsi qu'il est maintenant, même en ruines, il nous donne une impression si grande et si exacte de l'effort artistique accompli, qu'il est et représente toutes les architectures; il est lui-même l'architecture type dont toutes les autres découleront, sans jamais l'égaliser.

Les colonnes, dont les morceaux sont reliés les uns aux autres et qui tiennent simplement par le poids de l'un sur l'autre, dégagent tant de majesté que l'on en reste confondu.

Et puis, à côté de la beauté unique du lieu et du monument, c'est l'émouvant et merveilleux paysage que l'on a de tous les côtés où l'on dirige ses regards. L'Acropole domine tout : la ville, sa montagne, la mer bleue, au loin; et le Parthénon lui-même, centre unique, reste immuablement beau, après avoir été la convoitise de tant de peuples et le but secret de tant de vandales, guerriers ou autres. Ne voit-on pas, contre ses murs, les traces des boulets vénitiens, tandis qu'à l'intérieur est encore marquée la place, pas très ancienne, d'une mosquée turque; et, n'a-t-on pas tenté aussi, il n'y a pas très longtemps, d'y édifier une église grecque !

La visite complète de l'Acropole et de son musée dure une heure, environ, mais on pourrait y rester des heures, des jours, des nuits; car, chaque fois que l'on revient devant le Parthénon, on est repris entièrement et complètement par la beauté de l'édifice et la beauté du lieu; écrasé un peu aussi par la magnificence de tout ce qui l'entoure, et dont il est et restera le centre unique et majestueux.

De l'Acropole, on voit tout : le Temple de Thésée, que nous sommes allés voir ensuite, la colline de Mars, le Temple de Minerve « sans ailes » pour empêcher la Victoire de s'en aller au loin, la prison de Socrate où il s'est lui-même donné la mort, par ordre; et tant d'autres choses intéressantes. Mais toujours les regards reviennent, captifs et ravis, vers le sommet des sommets; et l'on reste confondu que devant quelques colonnes en ruines, que l'on n'est même pas capable de reconstruire, ni même de relever, on puisse éprouver autant de sensations diverses et émouvantes. On est pris, pris entièrement, prisonnier de son rêve, d'un Rêve qui nous renvoie dans le passé, glorieusement, magnifiquement, en laissant au cœur un délassément unique, aux yeux un charme inoubliable, à l'âme un regret, un regret, rien que cela; celui de partir, de ne pas voir ces merveilles éclairées par les rayons de la lune, le soir, lorsque tout repose et que la voix du Passé pourrait revenir de là-bas, de la mer bleue, se faire entendre encore avec plus d'intensité...

Le cœur plein de regrets, nous quittons l'Acropole et, après avoir visité le Temple de Thésée, superbe d'allure, et la prison de Socrate, taillée dans le roc, nous rentrons dans la ville pour aller voir le Stade, majestueux et tout en marbre. Nous passons devant le Palais Royal; aux portes, sont de garde deux superbes et jeunes évzones, en jupes courtes, d'allure martiale; et, après être passé de nouveau devant le Temple de Jupiter, c'est maintenant la sortie de la ville. Et nous roulons de nouveau vers le Pirée, le départ, emportant de cette courte et trop rapide vision de l'antique Grèce un souvenir impérissable, aussi impérissable que le seront demain les colonnes du Parthénon, qui tomberont et resteront à terre des millénaires, avant d'être usées par le Temps...

Ayant quitté le Pirée à midi, nous sommes à Corinthe à 3 heures et nous engageons dans le petit canal, long à peine de dix kilomètres et si étroit que le bateau tiré par un remorqueur a l'air de vouloir en boucher complètement la largeur. Travail vraiment intéressant, ce canal creusé à pic dans le roc blanc et calcaire, et si petit et si étroit que l'on dirait seulement un long couloir par lequel passent des bateaux d'enfants.

Voici maintenant Corinthe, la blanche, construite à flanc de montagne et le golfe, le golfe immense de Corinthe, dont l'eau est si limpide que l'on dirait un grand lac, un lac bleu, sur lequel nous voguons, en emportant, perdus un peu dans notre Rêve, un souvenir trop charmant de cette journée ensoleillée, passée uniquement à revivre un peu, si peu, un passé artistique et glorieux.

Mais les montagnes qui entourent le golfe n'en sont pas moins jolies, les côtes riants, les villages construits au bord de la mer tout à fait enchanteurs, et c'est l'âme ravie que nous voguons maintenant vers d'autres merveilles, à la découverte d'un immuable passé, tandis que le soleil disparaît maintenant à l'horizon, dardant ses derniers rayons, mauves et mourants, sur ces contrées bénies de la lumière. Oh ! montagnes bleues et tristes de l'Antique Grèce !

17 août

Ce matin, au lever du soleil, nous voguons toujours dans le Golfe de Corinthe, après avoir passé Patras, de nuit. A l'avant du bateau, la nuit dernière, on pouvait distinguer ses petites lumières qui scintillaient au bas de la montagne. Patras : la dernière grande ville du Péloponèse, escale rare, où les bateaux de la ligne directe ne touchent presque jamais.

Vers huit heures, nous quittons le Golfe de Corinthe, après avoir passé au large de Missolonghi, où Lord Byron échoua dans sa tentative de guerrier, déçu dans son enthousiasme pour la Grèce antique, au contact des Grecs modernes; et, après avoir passé l'île de Leucade, nous nous dirigeons sur une mer d'huile vers l'île de Corfou.

C'est vers dix heures du matin que nous avons aperçu la pointe sud de Corfou, riante de verdure et de végétation, et qui forme un contraste vraiment saisissant avec l'autre côté, aride et désert, celui de la côte grecque.

Et, au bout d'une heure : Corfou. La ville se détache dans le bas de la montagne, encastrée au milieu d'une chaîne de petits monticules qui forme un amphithéâtre naturel et charmant à cette ville, non moins charmante; car c'est bien là l'expression qui lui convient. D'abord un phare et des fortifications vénitiennes, comme dans beaucoup d'îles méditerranéennes et, derrière, tout de suite, ses maisons très

hautes, auxquelles on n'est pas habitué; mais le tout bariolé de couleurs si diverses et éclairé d'un soleil si ardent, que cela ne dénote pas dans ce décor unique. Corfou. Ile de verdure dans laquelle nous nous sommes promenés, roulés plutôt, en auto jusqu'à Canone, où l'on découvre un panorama splendide jusqu'à l'Achilléion, où l'Impératrice errante passa la plus grande partie de son temps, à la fin de sa vie. Dans le bas, au milieu du Lac Salé de Kalikio-poulos se dresse la petite Ile d'Ulysse, charmante et enveloppée de ses cyprès tristes et majestueux; et c'est par delà le Lac, et, tout autour, avec ses montagnes en amphithéâtre, la verdure chatoyante des cultures d'oliviers; et, tout cela si vert, si beau, que l'on a envie de s'arrêter, de vivre ici de longs jours, de quitter les humains, un peu pour se rapprocher davantage d'une nature enchanteresse et bénie des dieux.

Mais il nous faut repartir, car le paquebot n'attend pas, et c'est les yeux tout à fait ravis que nous reprenons la voiture qui nous ramène au port, filant à tout allure au milieu des bois d'oliviers, tout parfumés des fleurs printanières.

Au loin voici encore Corfou qui se détache, toute blanche, sur le fond bleu de la mer. Et nous rentrons à bord dans une petite barque, emportant de notre trop court séjour dans cette île, un souvenir riant et printanier.

Adieu, Grèce Antique aux îles multiples, les unes arides et desséchées, aux montagnes sauvages, les autres riants et parfumées, pleines de la senteur des oliviers; îles aux eaux mouvantes, près des cyprès tristes, dont l'ironie décadente après tant de vie, nous semble un peu vouloir narguer le sens des choses. Mais la vie n'est-elle pas, elle-même et sans cesse, formée de contrastes dans ses visions les plus attachantes, et n'est-ce pas là encore une raison d'aimer davantage cette petite île, que de la revoir, par la pensée, si loin maintenant, perdue comme dans un songe, avec les anomalies que représentent toujours un peu les visions terrestres.

18 août

Ce matin, de bonne heure, escale à Brindisi, le terminus maritime de l'ancienne « Malle des Indes », ville perdue au bord de l'Adriatique, et qui est maintenant un grand centre de guerre pour les hydravions.

Nous avons, depuis hier au soir, depuis notre départ de Corfou, longé les côtes tout le temps, la Grèce, puis l'Albanie, et c'est presque une surprise maintenant, que nous avons quitté la côte sud de l'Italie, que nous voguons dans l'Adriatique, vers Venise et ses lagunes.

Deux jours de mer avant de revoir la terre, cela semble dur aux voyageurs habitués à voir se dérouler devant leurs yeux des panoramas nouveaux

et sans cesse changeants, mais cette dernière traversée est un peu un repos après tant de choses vues, aperçues et admirées; un repos qui permet de classer les idées et aussi les souvenirs, avant d'aborder des visions aussi belles, sinon aussi antiques.

D'abord, il me faut parler du bateau, un petit paquebot de « Lloyd » qui nous prit à Alexandrie pour rejoindre Venise et qui comprenait, au départ, juste quatre passagers de première. Ne serait-ce les officiers, on pourrait se croire perdus en mer sur ce nouveau radeau de la Méduse, agrémenté, du reste, d'une excellente nourriture pour le choix de laquelle on n'emploie pas de courte-paille.

Le Commandant, un vrai marin, a une spécialité : les femmes, et il a pu s'en donner à cœur joie avec de jeunes Américaines qui ont pris passage du Pirée à Brindisi. A part cela, très gentil et très aimable.

Puis c'est Ratapoil, une culotte de peau qui, chargé des machines, a lui aussi une spécialité qui lui sert de dérivatif à son métier : les repas. Il faut voir de quel œil il scrute les menus, s'installant dans son fauteuil comme un gourmet pour ne pas manquer un plat.

Puis, d'autres jeunes gens, tous très aimables, qui ont été pour nous de charmants compagnons de voyage; car maintenant que les touristes américains sont repartis ce matin pour Rome, emportant avec eux leur bruit incessant, mais aussi un peu de vie et de jeunesse, le bateau est de nouveau vide et nous ne sommes plus que quatre passagers qui nous dirigeons vers Venise.

Le paquebot avance dans l'eau bleue, laissant aux idées le temps de se classer; aux merveilles vues et entrevues la possibilité de rester gravées davantage dans la mémoire, pour former un souvenir impérissable; car c'est bien cela que l'on emporte de ce trop rapide voyage en Grèce; un merveilleux souvenir et pas une déception, sinon celle d'être partis trop vite à la découverte de nouvelles choses et de nouvelles impressions.

Croisière charmante par ce mois d'été, sur cette mer bleue, contournant tout le temps des rives ensoleillées, s'arrêtant quelques heures dans des ports inconnus et qu'on ne reverra jamais, sans doute; pénétrant dans des îles embaumées de fleurs et de fruits; apercevant des villes et des villages qui disparaissaient les uns après les autres à l'horizon, et, qui donnaient parfois l'envie de redescendre, de s'arrêter là, perdus dans la montagne, loin des soucis de la vie moderne, et seulement bercés par un Songe, un songe que l'on voudrait voir durer toujours, nous emportant sur ses ailes magiques vers de nouvelles contrées enchanteresses, des terres promises qui ne laisseraient au cœur aucune déception.

Et la mer est toujours aussi calme, et, son bleu

magique est maintenant un grand repos pour les yeux, après tant de choses admirées, un délassément aussi pour la pensée qui nous emporte toujours en avant, pleine de désirs inassouvis...

Méditerranée
août 1926

Ismaïlia
Décembre 1937

Nous sommes allés ce soir au cinéma, voir un film charmant « Le petit Lord » dont le début de l'action se passe à Brooklyn en 1880.

Je ne puis m'empêcher de faire un retour en arrière, et, je pense à notre passage de courte durée à New-York en décembre 1907 en revenant de Colombie, après la mort de mon père dans ce pays.

Ma mère était déjà installée à bord du paquebot qui devait nous ramener en Europe, et nous avons mes deux frères et moi déambulé dans les rues de Hoboken, la nuit, à la recherche problématique d'un magasin de blanchisserie.

Quelle étrange impression que cette promenade dans une ville inconnue — la nuit — tandis que l'on apercevait de l'autre côté de l'Hudson la grande ville illuminée.

Et pourquoi une simple vue cinématographique peut-elle vous faire penser à tant de choses, et revenir à un passé déjà si lointain ?

Nous sommes entrés dans un bar, et le garçon n'arrivait pas à comprendre, lui américain, notre mauvais anglais pour lui demander de nous servir des sandwiches ou bien tout simplement du pain et du jambon.

Nous sommes revenus ensuite par des rues interminables et désertes, et nous avons toujours cette sensation de l'inconnu, sensation un peu angoissante, jusqu'au moment où nous avons aperçu de nouveau le grand paquebot tout éclairé en partance pour la vieille Europe.

Il s'était passé tant de choses depuis notre départ, j'avais découvert un continent, et voilà que nous allions retrouver toutes les choses anciennes de notre enfance et de notre jeunesse, et, ce contraste ajoutait encore à l'étrangeté de cette sensation, lui donnait une sorte de caractère moins banal et plus tragique...

Le Croisic
2 août 1938

Quand j'étais jeune, il y avait certaines villes lointaines qui m'attiraient étrangement — par exemple Vancouver, San-Francisco, et d'autres encore, aux noms à résonances espagnoles de la côte californienne que je ne verrai sans doute jamais — que je voudrais peut-être ne jamais voir pour en garder intacte la vision enchanteresse et pour ne pas

être déçu après. San Francisco, ville délicieuse qui doit avoir tout l'attrait de l'eau delà, puisqu'on y rencontre tous ceux qui ont disparu de la vieille Europe.

Vancouver, dans le British Colombia, pas très loin de l'Alaska — et qui m'attire aussi, sans doute à cause de la similitude de nom avec la Colombie espagnole que j'ai visitée dans ma jeunesse et où j'ai vécu des heures étranges et délicieuses, et aussi d'autres heures tragiques.

De ma chambre de l'Atlantic, j'entends les vagues qui viennent se briser sur le sable, doucement, comme sur les côtes ensoleillées et sauvages de la Colombie.

L'Atlantique m'attire plus que la Méditerranée, sans doute parce qu'on aperçoit dans le lointain les paquebots qui partent vers les Amériques — et que par delà l'Amérique ma pensée va rejoindre les côtes du Pacifique où reposent les villes magiques de mon enfance, les unes ensoleillées, et les autres pas très loin du grand silence blanc.

1er août 1938

Rendu visite hier au comte de Parscau chez lui. Je retrouve toujours avec joie ce vieil ami, avec qui je viens bavarder si souvent depuis tant d'années et qui m'a tant de fois raconté des anecdotes si intéressantes sur l'émigration.

Il me remercie, de vive voix, l'ayant déjà fait par écrit, de documents que je lui ai adressés cet hiver sur la question Louis XVII, question troublante et qui est bien loin d'être résolue — car, on ne peut aborder cette question sans parler de Fersen — et, dès qu'on parle de Fersen, la plupart de ceux qui nous entourent agitent une sonnette (moralemen s'entend) comme si on voulait attenter à l'honneur de la Reine.

Nous avons parlé aussi d'un ouvrage que je viens de finir et que je lui apporte, les Souvenirs inédits du Duc d'Audiffret-Pasquier sur l'échec de la restauration monarchique en 1873 — question troublante, elle aussi, et sur laquelle tout n'a pas été dit, loin de là.

Ce qu'il y a d'intéressant avec le comte de Parscau, cet émigré à l'intérieur, comme eut dit Bourget, c'est que l'on peut aborder avec lui n'importe quel sujet et passer par exemple d'un sujet historique à un sujet littéraire presque sans transition, et son érudition est la même sur tous les points.

Rencontré sur le quai, en sortant, le Vicomte de Ch. — malgré ses efforts vestimentaires pour passer inaperçu, il ne peut y arriver, la race est en lui plus forte que tout; du reste, ses manteaux à pélerine rappellent l'émigration, et on a l'impression en le rencontrant qu'il est là attendant les chevaux, ceux du Comte d'Artois qui n'est jamais venu.

A propos du Comte d'Artois, il peut le ranger

parmi ses ancêtres puisqu'il descend d'Amy Brown, la première femme du Duc de Berry assassiné à l'Opéra en 182., ce qui faisait dire à un ami commun qui le croisait avec moi dans la rue : voilà un monsieur qui a du sang de Charles X dans les veines.

14 août 1938

De ma fenêtre de l'Atlantic, j'aperçois l'immensité de l'Océan, et j'entends le bruit des vagues qui viennent se briser sur le sable, et, ce bruit cent fois entendu sans jamais m'en lasser me fait souvent souvenir de mon premier voyage en Colombie. Pourquoi ce fait là reste-t-il gravé plus fort que les autres dans ma mémoire ? Je ne sais pas.

Nous voyagions à cheval, depuis la veille, dans la forêt un ami et moi, et traversions à ce moment là de hautes herbes qui se courbaient devant l'encolure des chevaux à mesure que nous avançons, quand tout à coup nous avons commencé à entendre, comme de très loin le bruit de la mer; nous nous sommes engouffrés alors dans une sorte de long tunnel de verdure et tout au bout de ce tunnel nous apercevions la mer — une mer sauvage, mais à mesure que nous avançons, nous percevions petit à petit et de plus en plus le bruit des vagues qui grandissait tandis que nous approchions, et puis tout d'un coup, à la sortie du tunnel, dans un éblouissement de lumière, cette chose admirable que je n'ai jamais revue sans un poignant serrement de cœur : l'Atlantique, et pourtant nous étions là en Amérique Sud, on ne pouvait rêver d'un voyage aux pays lointains, nous étions très loin, loin de notre pays.

Ne serait-ce pas alors parce que les vagues apportent toujours en venant se briser un peu de joie ou de mélancolie, de ce côté ci ou de l'autre de l'Océan ? Ne serait-ce pas aussi un peu parce que ce bruit et ce mouvement sans cesse renouvelés représentant un peu l'image de la vie qui est un perpétuel recommencement ?

20 août

Relu ces temps-ci le livre hallucinant de Mgr Aimond sur l'énigme de Varennes. Cet ouvrage écrit en effet par un enfant du pays est sans doute le plus complet qui ait jamais été fait sur cette question, le plus dur et le plus juste aussi pour certains acteurs du drame. On reste effrayé surtout de ces deux mesures de temps et de distance : un quart d'heure et cent mètres, qui gagnés sur leurs adversaires Druet et consorts aurait permis au royal fugitif de passer rapidement dans la ville et de trouver de l'autre côté du pont Bouillé et ses dragons. L'auteur a voulu aussi donner leur responsabilité à chacun des acteurs du drame, Bouillé et son fils, Damas, Choiseul, en tenant compte aussi de cet autre facteur qui a joué un rôle important dans cette tragédie : la Peur, qui agissait là en juin 1791 sur les

esprits comme avait agi la grande Peur au début de la Révolution.

Et, toujours cette même pensée hallucinante : un quart d'heure et cent mètres, qui revient à la pensée comme un refrain sinistre, comme pour nous faire sentir davantage tout ce qui aurait pu être évité si les fugitifs princiers avaient dépassé Varennes. Je viens de refaire pour la seconde fois la route de Varennes en voiture il y a un mois, et, en passant sur la route de Sainte-Menehould à Verdun on rencontre l'embranchement fameux qui quitte la grande route de Metz pour prendre celle de Varennes. C'est peu de temps avant d'arriver au coude de cette route que le garde du corps M. de Valory a rappelé à haute voix aux postillons de penser à prendre la route de Varennes à gauche; rappel funeste qui a permis à Drouet qui suivait et qui se dirigeait sur Verdun de prendre un raccourci et d'ar-

river avant les fugitifs dans cette bourgade d'Argonne qu'on pourrait appeler le tombeau de la Monarchie.

Car c'est là chez l'épicier Sauce que Louis XVI a dit pour la première fois : « Il n'y a plus de Roi en France ». Le Roi, à ce moment là, en juin 1791, c'était encore la puissance suprême, qui même prisonnier donnait de l'ampleur au mouvement révolutionnaire lui conférait une sorte de légitimité; sans lui la Convention s'écroulait, ne continuait plus à régner, et que de choses auraient été changées en France et hors de France. Voilà pourquoi cette énigme reste hallucinante et très angoissante malgré les années qui passent et les souvenirs qui s'envolent, malgré aussi l'esprit monarchiste qui diminue de plus en plus dans notre pays.

Henri Vrignault

(à suivre)

MIRAGE

*Dans le sanctuaire de mon cœur
sur lequel
j'ai tiré d'épais rideaux,
ton image,
toujours plus vive,
me parle
constamment
d'amour.
Et,
de tout l'éclat de leur orient,
telles deux émeraudes,
tes grands yeux lumineux,
brillant d'un feu étrange,
lancent
un pressant appel
vers le havre du bonheur.
Mais mon âme à la dérive,
prise
dans le scintillement de leur feu,
se noie,
sans rémission,
dans leur eau mouvante.
Et le bleu de leur velours
vient agripper ma chair
et la secouer
d'un indicible frisson
de volupté,
Cette volupté,
pénètre
sournoisement,
mon âme,
et,
la faisant tressaillir,
s'empare,
sans pitié,
de mon esprit
qui,*

*vibrant
sous l'effet d'ondes magiques,
te rejoint
dans le firmament.
Là,
parmi les constellations,
une Rose de cinq Etoiles
s'offre à mes yeux étonnés;
puis,
se penchant
lentement,
se met
à portée de ma main.
Ma main
hésite un instant,
puis,
choisissant la plus brillante,
l'arrache à son ciel,
et l'incruste,
sans crainte,
dans la couronne de mon cœur,
pour qu'elle serve de fermoir
de diamant
au coffret de grenat,
et, jalousement,
veiller sur ses trésors.
Et alors,
rayonnante dans ta lumière,
radieuse de mon amour,
de mon fidèle et brûlant amour,
tu me souris
de toute la splendeur
de tes yeux de velours.
Puis,
tes lèvres,
se posant
passionnément*

*sur les miennes,
y font affluer mon âme,
mon âme,
assoiffée de toi,
et l'aspirent
impitoyablement
pour la dissoudre
dans la tienne.
Mais,
quant vient
à s'estomper ton image,
mon corps,
consumé par le Désir,
s'abat
inerte et froid
sous son linceul,
jusqu'au nouveau baiser de
flamme
de l'Astre de lumière.
Et,
te recherchant
dans le firmament,
inconsciemment,
mon esprit
court après un autre mirage,
guidé
par le feu de tes prunelles,
seule lumière
dans ces ténèbres dissolvantes.
Et ton image,
toujours plus vive,
me parle,
impitoyablement,
d'amour.*

Fouad Abou-Khater

Lettres néo-grecques

PETIMEZAS - LAVRAS : POÈTE GRÈC

La Grèce fête, ce printemps, un poète d'un romantisme exquis. Petimezas-Lavras.

Petimezas-Lavras naquit en 1875 dans le vieux quartier athénien de Plaka.

A Plaka, les ruelles étroites avec de vieilles maisons qui rappellent l'occupation turque, descendent vers la petite place pavée de dalles en marbre. Au delà de l'Acropole au loin, le soleil se couche

sur la mer

Une grande ombre s'étend à présent — projetée sur
la vieille

Athènes par les murs de Roche Sacrée.

Une fraîcheur agréable après la chaleur accablante
de la journée :

Tout autour les jasmins embaument dans les
jardinets avec les lauriers roses

Sur les terrasses des maisons fleurissent des roses
des jacinthes et des œillets

Goutte à goutte l'eau s'écoule de la fontaine dans
le vasque de marbre

Des vignes qui s'étendent de beaux bigaradiers et
un parfum lourd de menthe et de basilic...

Ce sont ces beautés simples et aimables du vieux quartier dont rêve Petimezas-Lavras qui a écrit le premier poème de son œuvre à l'âge de 47 ans.

Selon la tradition familiale, le poète a suivi dans sa jeunesse la carrière militaire et a pris part aux deux guerres de 1897 et de 1912-1913. Il fut ensuite nommé professeur à l'École militaire de Corfou.

Il ne s'était jamais occupé de littérature. A ses heures de loisir, il lisait parfois les œuvres de poètes grecs.

Mais à Corfou, l'île fleurie de la mer Ionienne, il a compris et a senti toute la beauté et l'âme de la nature de sa Patrie. C'est cette beauté qui l'a rendu poète.

De son âme ont débordé ses poèmes si beaux et si doux qu'ils ont conquis l'amour et l'admiration.

La récompense fut grande. Ce fut le Prix de l'Académie d'Athènes de 1929.

Petimezas-Lavras est le fils authentique de l'Hellade des Dieux antiques et des héros.

Il célèbre les pâtres fiers et ses pauvres pêcheurs. Il est le chantre de la mer, du ciel azuré, de ses montagnes où résonne la clochette du bélier qui précède les moutons allant au pâturage.

Les chants de Lavras ne sont pas influencés par la poésie contemporaine. Il est romantique, original et très doux.

Beaucoup de ses poèmes sont inspirés par l'adoration de la Vierge. La Vierge qui a pour temple, une pauvre petite chapelle du village; devant la Sainte Icône de la Vierge viennent prier tous ceux qui implorent une aide et une consolation :

« Je me rappelle, à Risocastro, une vierge ancienne
Sans Christ — et les bras ouverts

Comme si elle voulait enfermer dans sa pure
étreinte

Les paroissiens en peine — et moi !...

Mais la nature éternelle dans sa beauté toujours variée est le thème le plus fréquent de l'œuvre de Petimezas.

« J'ai chuchoté ce soir aux branches du myrte
A l'oiseau qui cherchait sur la baie sa compagne
Au lys qu'emportait une vague du sud
A l'eau fraîche et mousseuse, aux cascades là-haut

Loin des yeux de ce monde pour qu'ils ne me
prennent

Pour un insensé, j'ai chuchoté ce soir
Aux choses sans âme

Courant à la montagne, à la grève déserte :
Si j'avais leur âme

Les poèmes de Lavras sont empreints de l'amour de la vie. Et leur résonance si triste n'est pas due à un pessimisme tragique mais à la douce mélancolie du créateur dans sa maturité.

Une inquiétude incertaine, une nostalgie persistante saisit le cœur de chaque être humain à la vue de la mer immense. Mais dans ces instants, le cœur de Petimezas-Lavras est incomparablement plus sensible —

« Prenez moi
encore une fois
aux océans ouverts
A la flotte légère
des désirs
le cœur
a saigné et l'esprit
a fléchi
aux martyres
des douleurs

Je veux voir la mouette
Une dernière fois les ailes ouvertes
Se mêler aux flots
Et dans son bec
Le poisson frétilant
O quel est mon tourment.

*Et si les fées m'appellent
Je ne refuserai pas
Comme autrefois
J'écouterai leur chant sans qu'on
m'enchaîne
et les Sirènes
dans le fond. »*

Où était au début de Mars 1947. Une vague de froid épouvantable passait sur l'Europe. Mais en Grèce — cette sainte victime de la guerre — le soleil brillait comme toujours.

Dans un café d'Athènes « Byzance » appartenant à un grec.

Odyssée Georgiadès, un homme âgé de taille moyenne, aux yeux noirs et brillants était assis à la table en face de moi. C'était Pétimézas-Lavras.

Il répondait à mes questions avec une cordialité et une courtoisie caractéristiques aux Hellènes quand ils s'adressent aux étrangers. Il revenait aux années de l'occupation et parlait des jeunes poètes et prosateurs grecs. Il me dit : « L'influence de la guerre ne s'est pas encore fait sentir dans notre littérature. Peut-être que cette influence apparaîtra bientôt. Et après : « Je suis optimiste. La littérature grecque poursuit son chemin en puisant dans les

trésors du passé. J'ai voulu savoir certaines choses sur la vie du poète. Et pour l'amener à ce que je voulais qu'il me dise, je lui ai dit le poème que j'ai rapporté plus haut :

*Prenez-moi
encore une fois...*

Pétimézas l'écouta attentivement et demanda après : C'est un beau poème. De qui est-il ? Il y eut un silence. Et quand je lui eus dit que c'était un de ses poèmes, il me pria de le réciter encore une fois et se pencha vers moi pour mieux l'entendre. Quand j'eus fini il me dit qu'il l'avait complètement oublié.

Depuis 1918, je n'écris plus de poèmes; seulement quand j'étais à Corfou, pendant ces années inoubliables j'ai écrit des poèmes. La nature à Corfou est si belle... et à part cela l'amour fait... des miracles !!

Pétimézas-Lavras a écrit des poèmes seulement pendant cinq ans. Et c'est cette œuvre de si peu d'années que les Grecs contemporains lisent et admirent !

Kyra Kyrnarsky

Athènes, Mars, 1947.

(Poèmes traduits par G. Fonso).



TITSA CHRYSOCHOIDOU. — Nu.

LE THÈME DU BONHEUR

selon Diderot



M. François Talva

« Le texte ci-dessous se rapporte au « Neveu de Rameau ». Il semble hors de doute, que, malgré les « meilleurs critiques littéraires... », Diderot et le Neveu soient deux personnages très distincts l'un de l'autre. Nous discernons mal ce qui en ferait des sortes de frères siamois. Est-ce un grand crime que de vouloir écarter les idées toutes faites ? N'a-t-on pas le droit d'avoir sa petite idée à soi ? Ne nous a-t-on pas assez prêché, ces temps derniers, jusqu'au droit à l'erreur ?

Voir dans les deux personnages du livre deux aspects d'un même homme, l'un sentimental, l'autre raisonneur, certes, cela facilite l'explication, et cela satisfait un exigeant besoin de classification ! Mais il nous apparaît que le raisonneur est diablement sentimental à ses moments perdus !

La discussion nous semble procéder d'un esprit tout différent. Nous croyons voir, d'une part, un cynique, le Neveu, qui vit dans son siècle, de son siècle et comme son siècle; d'autre part, un sage qui s'évade de ce siècle pour concevoir un autre mode de vie, une autre sorte d'humanité. Mais nous voyons aussi que le Neveu a la notion de sa turpitude, et qu'il a donc

conscience du mauvais emploi qu'il fait de ses dons. Là-dessus se greffe un autre problème, celui de la liberté laissée à tout homme de ou de ne pas s'améliorer. Selon Diderot, il semble que cette liberté soit simplement fonction du milieu dans lequel on se trouve plongé.

Mais, il ne s'agit pas d'explorer en entier le « Neveu de Rameau ». Les lignes qui suivent sont consacrées surtout à essayer de dégager le sens que Diderot se faisait du bonheur de l'homme. Ce n'est qu'un modeste point de morale. » (F. T.)

...Il ne vient jamais à l'esprit du « Neveu » que la société telle qu'il la connaît, la société qu'il fréquente, pourrait être différente. Il ne s'évade pas de celle qu'il connaît. Il s'y enferme comme dans un cercle étroit d'où il ne veut sortir. Il juge toutes choses en fonction de la vie qu'on mène autour de lui. Il ne veut admettre que son plaisir strictement immédiat, son intérêt personnel immédiat. L'avenir et la communauté entière des hommes ne sont à ses yeux que visions de rêveurs. Que lui importe l'avenir, puisque c'est le présent qui compte, que c'est dans le présent qu'il vit ? « Foin du plus parfait des mondes si je n'en suis pas », s'écrie-t-il ! « Le meilleur des mondes est celui où je suis ». Et il entend bien vivre avec son siècle et comme son siècle.

C'est donc bien sur ce point qu'on ne saurait confondre la pensée de Diderot avec celle du Neveu et parler de dédoublement d'un seul personnage. Car Diderot professe une morale fort différente. Reconnaissons seulement que le Neveu a entrevu la nature du problème, il l'a entrevue du fond de son malheur, qui le pousse tantôt vers un désir de vengeance, et tantôt vers la vision claire de son abjection. Il voit quelle est, au fond, la nature de ses dons, mais il voit aussi ce qu'ils sont devenus. Seu-

lement, il ne va pas plus loin que la constatation d'un fait, lequel est qu'il ne peut sentir, s'élever, penser fortement en fréquentant les gens qu'il doit subir pour vivre. Or, dès le début du dialogue, Diderot lui a opposé un autre aspect de la vie. « Oublions pour un moment, lui a-t-il dit, le point que nous occupons dans l'espace et dans la durée, et étendons notre vue sur les siècles à venir, les régions les plus éloignées et les peuples à naître. Songeons au bien de notre espèce ». La pensée de notre philosophe est très claire et elle se suffit. Elle entend la réorganisation de notre société, la formation d'un esprit social; puis, elle entraîne au moins deux corollaires. D'une part elle justifie notre présence sur la terre. Elle explique notre raison d'être. La morale spiritualiste en décide autrement, mais pour Diderot, notre raison d'être est ce que l'on a appelé depuis l'altruisme ou la solidarité. Chacun d'entre nous doit contribuer au bonheur, au progrès de la société, au bonheur et au progrès de l'espèce humaine. De là procède notre certitude de survie, de là procède, si l'on veut, notre éternité. Diderot est prêt à pardonner aux génies qui ont fait souffrir leurs proches, qui ont été durs envers leur entourage, s'ils ont été utiles à l'humanité présente

et future. Que dit-il en parlant de Racine ? *« Il a fait souffrir quelques êtres qui ne sont plus, auxquels nous ne prenons presque aucun intérêt; nous n'avons rien à redouter ni de ses vices, ni de ses défauts. Il eût été mieux sans doute qu'il eût reçu de la nature la vertu d'un homme de bien avec les talents d'un grand homme. C'est un arbre qui a fait sécher quelques arbres plantés dans son voisinage, qui a étouffé les plantes qui croissaient à ses pieds; mais il a porté sa cime jusque dans la nue, ses branches se sont étendues au loin; il a prêté son ombre à ceux qui venaient, qui viennent et qui viendront se reposer autour de son tronc majestueux »*. Le deuxième corollaire est celui-ci : le bien de l'espèce humaine, la recherche de ce bien, notre contribution à ce bien, constituent notre seul bonheur. Différent de la jouissance égoïste ou de la gloire personnelle que poursuit le Neveu, ce bonheur est une source pure qui ne tarit jamais. Le bien que l'on peut accomplir, la satisfaction que l'on ressent quand on s'est rendu utile au prochain, le travail que l'on a donné pour la communauté des hommes, crée un bonheur qui ne s'émeuse pas. Alors que jouissance et plaisir s'usent, qu'ils exigent sans cesse un renouvellement, qu'ils ne se survivent qu'au prix d'extrêmes raffinements. Les désœuvrés, les gens qui ne vivent que pour le plaisir, n'ont jamais cette sérénité qui est le privilège de l'homme de bien. Ils sont exigeants, et le Neveu le sait mieux que d'autres, si l'on en juge par les peines qu'il se donne pour les divertir. Aussi Diderot n'a-t-il pas tort de lui dire : *« Ce qui rend les gens du monde si délicats sur leurs amusements, c'est leur profonde oisiveté »*, et il ajoute, *« Comme ils ne se lassent jamais, ils ne se délassent jamais »*. Enfin, ce n'est pas forcer la pensée de Diderot, croyons-nous, que de présenter ce bonheur comme un état qui se suffit à soi-même, comme le résultat d'actions qui sont faites sans penser à la récompense. Ce qui irrite le Neveu, c'est de ne point rencontrer dans la vie ce qu'il y cherche, la gloire personnelle, l'argent. Il n'a pas ce détachement qui retire sa satisfaction de l'acte seul, de l'acte que l'on accomplit pour se rendre utile, pour collaborer à l'œuvre universelle des hommes.

Or, c'est parce que la société de son temps ne saurait lui faire comprendre où réside le vrai bonheur, que le problème de l'éducation se pose avec une force singulière. On voit bien que ce n'est pas l'affaire du Neveu qui considère l'éducation comme une vanité. L'éducation n'est-elle pas autour de lui que l'exercice des plus insipides futilités, une caricature d'éducation ? Il n'est donc point étrange qu'il ne veuille se plier à d'autres systèmes. A quoi serviraient-ils à son époque ? et de quoi lui serviraient-ils ? Mais, pour Diderot, le problème existe, et bien qu'il ne fasse guère que l'effleurer dans cet ouvrage, bien qu'il n'en fasse connaître que des don-

nées fragmentaires, il s'y arrête cependant, car l'éducation a souvent retenu son attention. Il sait en effet que l'éducation constitue les assises de la société; il sait que si l'on désire transformer la société, on n'y parviendra qu'en commençant par le commencement, c'est-à-dire par l'éducation des générations nouvelles. Ces générations, modelées, élevées selon des principes nouveaux, marqueront toute la société de leur empreinte, elles la transformeront en une communauté d'hommes meilleurs où les « Neveux » de l'avenir trouveront à employer les dons que la fréquentation d'un monde corrompu avait fâcheusement déformés.

Et sa pensée, une fois encore, nous paraît très cohérente. Foin des études futiles, dit-il, foin des études qui n'enseignent que le superflu. En ce domaine, il suit la même ligne de conduite que pour le bonheur, ce bonheur dont il a exclu le plaisir parce que celui-ci ne vise qu'à la satisfaction immédiate, mais temporaire de soi-même. Cependant, comme ce n'est pas un homme d'une rigueur austère — il s'en faut de beaucoup — il acceptera volontiers d'inoffensifs accommodements. Seulement, il ne les considérera que comme des accessoires qui relèvent de nos faiblesses. Avant tout, l'éducation doit servir, elle doit être utile à l'homme. Voici le programme qu'il destine à sa fille : Du chant ? *« Pas plus qu'il n'en faut pour bien prononcer »*. De la musique ? *« S'il y avait un bon maître d'harmonie, je la lui confierais volontiers deux heures par jour pendant un ou deux ans, pas davantage »*. En revanche, elle étudiera la grammaire, la fable, l'histoire, la géographie, un peu de dessin et surtout beaucoup de morale. Elle apprendra à raisonner et à avoir des idées justes. Tel est le programme de Diderot.

Que devons-nous entendre par la morale de Diderot ? Sa morale, c'est le culte des vertus, des vertus qui servent au bonheur humain; c'est le moyen de diriger les dons que la nature nous a légués, dans la voie du progrès spirituel et social. C'est le désir de se rendre utile au prochain, aux amis, à la famille, à la patrie, à l'humanité. Un geste accompli dans cette voie est une bonne action. Et nous savons qu'il attachait beaucoup de prix à une bonne action. Le spectacle l'en attendrissait jusqu'aux larmes, car il était d'une extrême sensibilité — ses lettres à ses amis en font foi — et cette bonne action était pour lui un motif d'espérance et de foi en l'homme. Il exprime ainsi sa pensée dans une lettre à Sophie Volland : *« Il est vrai que je suis porté naturellement à négliger les défauts et à m'enthousiasmer des qualités. Je suis plus affecté des charmes de la vertu que de la difformité du vice; je me détourne doucement des méchants, et je vole au devant des bons. S'il y a dans un ouvrage, dans un caractère, dans un tableau dans une statue, un bel endroit, c'est là que mes yeux s'arrêtent; je ne vois*

que cela; je ne me souviens que de cela; le reste est presque oublié ». Or, dans la vile société telle que Diderot la voyait, sans doute ne restait-il que cela à faire, fermer les yeux devant le mal, les ouvrir au contraire tout grands devant le bien. Puis, partir de là pour développer en l'homme, dans le sens du bien, les dons qu'il a reçus de la nature. L'erreur est, selon lui, d'accorder une trop grande importance aux vices, même si on les dépeint pour nous en détourner et nous en guérir. C'est à ce sujet que le Neveu lui fait alors entendre une remarque assez savoureuse sur ces moralistes qui ont mis le vice sur la scène dans l'espoir que le seul spectacle nous en éloignera. « *Je ne suis pas de ces gens qui méprisent les moralistes, ironise-t-il : il y a beaucoup à profiter, surtout en ceux qui ont mis la morale en action* ». Quelle sorte de profit en retire-t-il dont? Il en apprend que, dans la vie, ce n'est pas les vices qui sont ridicules, mais seulement les apparences du vice. Par conséquent, ce qui importe, c'est de se débarrasser de ces apparences, et, puisqu'il faut les connaître pour s'en débarrasser, il suffit d'aller voir jouer telle ou telle comédie célèbre, par exemple « *L'Avare* » ou « *Le Tartuffe* ». Tous les secrets nous en sont dévoilés et excellemment peints. La remarque est plus exacte et plus profonde qu'il n'y paraît. Non seulement, elle correspond à la nature du cynique, qui s'oppose à celle de l'hypocrite, mais encore, elle fait deviner aux gens de bien que nous n'avons sans doute rien à gagner à l'étalage ridicule du vice, et que, si nous désirons répandre la vertu, c'est elle qu'il conviendrait de peindre, en laissant le vice prudemment dans l'ombre. Cette idée est si conforme à l'esprit de Diderot qu'il l'a mise en pratique dans son théâtre. Il reste à savoir si la vertu y a beaucoup gagné; mais en nous posant la question, osons nous demander aussi, si, depuis Harpagon et Tartuffe, le monde compte moins d'hypocrites et moins d'avares. Quoiqu'il en soit, le problème de l'éducation est posé, et même nous pouvons dire que la solution en est entrevue. Faire rendre au centuple les meilleurs dons que la nature nous a faits. Ce n'est pas autre chose que le principe sur lequel repose la pédagogie moderne. Mais, il va sans dire que le Neveu ne saurait s'intéresser à de tels principes. Entre nos deux hommes, il y a incompatibilité complète. Aucun d'eux ne regarde le monde avec les mêmes yeux. Le Neveu trouve absurde qu'on veuille donner « *l'éducation de Lacédémone, comme il le dit, à un enfant destiné à vivre à Paris* », c'est-à-dire à son époque, alors que Diderot, s'élevant par-dessus l'atmosphère corrompue de son siècle, dominant les turpitudes qui l'enlaidissent, rêve d'une société où les hommes seraient utiles les uns aux autres et s'aideraient mutuellement à conquérir le bonheur. L'un, le Neveu, considère que le

bonheur de l'homme réside dans la recherche des jouissances matérielles, et l'autre veut un bonheur plus durable et plus noble. Bref, nos deux interlocuteurs ne sauraient s'entendre, ni se rencontrer : ils cheminent tous les deux sur des sentiers divergents.

A ceux qui seraient tentés encore — et il y en a un certain nombre — de suivre le chemin montré par le Neveu, il n'est pas malaisé de prouver que ni cet homme, ni la société qu'il fréquente, ne sont eux-mêmes heureux. Leur attitude est la négation même de leur conception de la vie et du bonheur. Le Neveu n'existe dans son rôle de bouffon ou de pitre que parce que cette société, frappée d'hypochondrie, s'ennuie. Lui-même souffre. Il se dit misérable. En quelque autre endroit, il laisse échapper cet aveu : « *Nous paraissions gais; mais au fond, nous avons tous de l'humeur* ». En face de lui, nous voyons un homme, un sage, d'humeur sereine, parfaitement satisfait de son sort, parce qu'au lieu de ramper dans un monde veule, il s'est élevé au-dessus de lui par la pratique du bien. Il conçoit un monde nouveau, qu'il ne verra sans doute pas, mais la pensée qu'il naîtra le réchauffe.

Il y a plus. Le neveu souffre de connaître ses talents et de ne les pouvoir exercer à meilleur escient. Il souffre de talents mal utilisés, d'aspirations vaines vers le beau. Il a des instants de crise où sa turpitude le fait gémir, il connaît l'amertume et les regrets. Le beau, la vertu, auxquels il ne peut atteindre, le plongent dans une certaine détresse. Il voudrait bien, dit-il, « *avoir fait ou faire quelque chose qui excitât l'admiration de l'univers* »... Ces hauts et ces bas que Diderot relève dans le ton de sa conversation, cette instabilité qui se manifeste dans sa pensée, ce désordre de sa conscience ne suffisent-ils pas à nous montrer la supériorité de l'homme de bien ? Il n'est que le paradis perdu, pour inspirer de tels mouvements de regret, une douleur aussi profonde. Le neveu a beau rétorquer, de ci, de là, qu'il ne veut point connaître d'autre sort, qu'il n'a d'autre ambition que la richesse et la gloire, sa richesse et sa gloire, il est démenti par ses contradictions, par son attitude, par sa souffrance intérieure. Non, il n'a pas trouvé le bonheur. Au contraire, Diderot lui rappelant l'exemple de Voltaire et de ses pathétiques plaidoyers pour réhabiliter le négociant Calas, ou lui contant tel autre exemple plus personnel d'un cadet de famille réparant le mal commis par son aîné sur son père, lui dit, avec cette émotion que suscite en lui tout geste noble et désintéressé : « *Il est impossible d'être malheureux à l'abri de deux belles actions telles que celles-ci* ».

François Talva

LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR

GRECS ET RUSSES

Bref aperçu historique des rapports gréco-russes

FIN (*)

par N. MOSCHOPOULOS

XXXIX

Quand le grand criminel de guerre de notre époque, Adolf Hitler, préparait l'agression contre la Pologne et la Grande Bretagne — en mai 1939 — et tandis que les rapports entre la Russie communiste et l'Allemagne anticommuniste étaient rien moins, que bons, la neutralité de la Russie dans la conflagration mondiale et l'amélioration des relations germano-russes étaient considérées par le Führer du Reich comme une condition essentielle pour le succès de ses plans. Et la préparation diplomatique pour la réalisation de ce plan commence immédiatement.

Dès le 22 août 1939, Hitler, selon les archives du procès de Nuremberg, dont nous avons parlé dans notre dernier article, convoque tous ses collaborateurs de l'armée et de la marine pour leur annoncer que la neutralité de la Russie était assurée : « Il y a quatre jours, dit-il, j'ai fait une démarche particulière, laquelle eut pour conséquence que la Russie est prête à signer. Le contact personnel avec Staline est rétabli. Von Ribbentrop signera après-demain l'accord... Maintenant la Pologne se trouve dans l'état où je voulais la réduire. Nous n'avons plus à redouter le blocus économique. Du côté de l'Est nous aurons du blé, des animaux de boucherie, du charbon, du plomb et d'autres métaux. La nouvelle de la conclusion d'un pacte de non agression avec la Russie aura l'effet d'une bombe. Personne n'en saurait méconnaître les conséquences. Staline a dit que cette évolution sera pour le mieux des intérêts des deux pays. L'impression sur la Pologne sera écrasante... Le commencement de la destruction de la domination britannique est fait. Maintenant le chemin est fait. Maintenant le chemin est ouvert pour le soldat allemand. »

On est en droit de se demander si Hitler aurait eu le courage d'attaquer la Pologne et déclencher ainsi une guerre mondiale dans le cas où la Russie Soviétique avait refusé de lui assurer sa neutralité. Il y a gros à parier qu'un « non » catégorique de Staline, tel que celui que Jean Métaxas devait opposer, plus tard, aux exigences de Mussolini, aurait arrêté Hitler dans la poursuite de ses desseins néfastes. Ceci est tellement vrai, que nous voyons Hitler, dans un

conseil avec les commandants des unités militaires allemandes, le 23 novembre 1939, dire que « la mort de Mussolini, serait pour nous, un danger tout aussi grand que la mort de Staline... »

Au lieu de mourir, Mussolini fut battu à plate couture par l'armée grecque en Albanie et nous allons voir bientôt jusqu'à quel point cette « mort » du Duce a renversé les plans de Hitler.

Car, entretemps, quand Mussolini, encouragé par les premières victoires allemandes, préparait sa campagne ignominieuse contre la Grèce, Hitler, dès le mois d'août 1940, décidait d'attaquer la Russie et de se tourner ensuite contre la péninsule des Balkans. Seuls quelques généraux allemands, qu'on pouvait à peine compter sur les doigts d'une main, sont au courant de ces projets du Führer. Le service d'espionnage soviétique ne semble pas avoir pu pénétrer ce secret, car, pendant toute l'année de 1940 et les premiers mois de 1941, la Russie ne cesse de collaborer en harmonie avec le Reich et de lui rendre des services précieux. Le 10 octobre 1939, l'amiral Roeder commandant en chef des forces navales allemandes, note sur son journal que Hitler venait de l'informer que la Russie avait offert à l'Allemagne une base navale secrète, très bien placée, près de Mourmansk, dans le nord de l'Atlantique, et que le transatlantique « Bremen » allait utiliser cette base. Le 17 octobre 1939, l'attaché naval allemand à Moscou, appelé auprès de l'amiral Roeder, rapportait qu'une large assistance russe, couvrant tous les désirs de l'Allemagne, était sur le point d'être accordée... Elle irait jusqu'à ne pas permettre une attitude hostile de la Turquie contre l'Allemagne. L'ambassadeur d'Allemagne à Moscou confirmait cette information.

Le 2 novembre 1939, le journal de Roeder relate que la conduite de l'Amirauté russe envers l'Allemagne est tellement cordiale, que le grand amiral du Reich éprouve l'obligation d'en remercier la marine de guerre russe : c'est grâce à l'aide russe que le « Bremen » réussit à échapper à la poursuite des navires de guerre britanniques et à rentrer en Allemagne. En recevant ces remerciements de von Roeder, le commissaire du peuple à la marine de guerre soviétique accentuait qu'il répondra non pas par de vaines paroles mais par des actes.

(*) Voir nos précédents numéros.

Le 25 novembre 1939, dans une réunion des chefs de la marine de guerre du Reich on relève qu'on ne devait craindre aucun danger de la part de l'U. R. S. S. « Tant que Staline reste au pouvoir en Russie, on doit considérer comme certaine une attitude amicale des Soviétiques. Des changements pourraient être redoutés seulement après des années de consolidation intérieure de la Russie ou dans le cas d'un renversement de Staline... »

Plus tard, le 29 mars 1940, l'amiral Roeder note sur son journal avec une satisfaction toute particulière le discours de Molotov qui venait d'accentuer le caractère amical des rapports germano-russes.

Et pourtant on ne cesse de crier aujourd'hui sur tous les tons que c'est la Grèce qui était et qui serait toujours le pays des monarchofascistes ! Quoi dire à tant de parti pris hostile ? Continuons plutôt à glaner dans la publication du département d'Etat américain. (1)

Quelque temps après, l'Allemagne commence à s'inquiéter des mouvements soviétiques dans les Balkans. Le 6 juillet, l'amiral von Roeder marque sur son journal : « On craint d'autres infiltrations russes dans les Balkans avec, pour but, le raffermissement de l'influence soviétique ». Le 10 juillet, il note : « La Russie désire des relations plus étroites avec la Bulgarie et d'autres conquêtes dans les Balkans avec l'aide de la Bulgarie ». On remarque également une extension de l'influence russe en Yougoslavie ».

Et pourtant, les « satellites » ne cessent, aujourd'hui encore, de prétendre que c'est la Grèce qui suit une politique impérialiste.

XL

Entretiens, le gouvernement britannique envoyait Sir Stafford Cripps à Moscou avec la mission de chercher la coopération de la Russie. Cette mission a-t-elle échoué alors ? Quoi qu'il en fût, l'accord Roeder, toujours d'après les archives de Nuremberg, note sur son calepin : « La tentative de l'Angleterre de détacher la Russie de l'Allemagne a absolument échoué... D'après le point de vue exposé par Staline, les succès militaires allemands ne menacent pas la Russie. Les rapports entre la Russie et l'Allemagne se basent sur les intérêts fondamentaux des deux nations... La Russie a seulement des objections sérieuses contre le rôle exclusif de la Turquie dans la Mer Noire et les Détroits... »

Ces notes de l'amiral von Roeder sont confirmées par les faits. Des bateaux russes continuent à desservir les transports allemands et les navires de course du Reich, poursuivis par la flotte britannique — comme p.e. le fameux 45 — sont sauvés grâce à l'aide des Russes. En outre, les côtes sibériennes sont à la disposition de la flotte allemande.

Venons maintenant aux révélations du dossier de Nuremberg intéressant directement la Grèce. Ce sont les documents relatifs à l'agression italienne contre la Grèce, dans la nuit du 28 octobre 1940. Voici d'abord une pièce inédite. C'est la dépêche de l'ambassadeur britannique à Athènes annonçant à son gouvernement cet événement historique :

« Le président du conseil, dit ce télégramme, s'est assuré une place prééminente dans l'histoire de la Grèce. Quoi que l'avenir apporte, sa prévoyance, manifestée par la préparation calme de son pays pour la guerre, et son courage, quand, sans hésitation ni crainte, il rejetait l'ultimatum italien qui lui fut remis dans les premières heures matinales de cette journée d'octobre, lui assureront, à coup sûr une mention honorable dans l'histoire de la politique européenne. Il est décidé à continuer la lutte jusqu'à ce que l'Italie soit complètement battue, et son attitude est conforme aux buts de la nation grecque tout entière.

Mais déjà, Hitler, n'ayant aucune confiance dans la valeur militaire des Italiens, prépare son intervention directe dans les Balkans.

Le 12 novembre 1940, M. Molotov, ministre des affaires étrangères de Russie, arrive à Berlin pour avoir des entretiens avec Hitler et avec M. von Ribbentrop, son collègue des affaires étrangères du Reich. Une grande importance était, dans les cercles internationaux, attribuée à cette visite. Aussi bien Sir Stafford Cripps, que l'ambassadeur des Etats-Unis à Moscou s'étaient efforcés de contrecarrer cette visite dont ils avaient des raisons de craindre un rapprochement plus étroit de la Russie avec l'Allemagne. Les Soviétiques leur avaient répondu par un violent article du « Pravda », acceptant que les efforts désespérés des « pseudo-démocraties capitalistes » et des « marchands de la guerre », liés avec elles, ne parviendront pas à empoisonner les relations entre l'Allemagne et la Russie qui sont très harmonieuses et qui sortiront plus raffermies des conversations imminentes de Berlin ».

Celles-ci ont, en effet, eu lieu. Soixante-cinq personnages russes, des fonctionnaires des divers ministères soviétiques, accompagnaient M. Molotov. Il a fallu cinq grands autocars pour transporter leurs bagages de l'aérodrome au palais de Bellevue où Molotov et sa suite étaient descendus. Le grand nombre des membres de cette mission soviétique et la durée des conversations indiquaient déjà qu'une grande importance était attribuée à ces entretiens hitléro-russes.

Les questions qui y furent discutées — fournitures russes à l'Allemagne, visées soviétiques sur la Finlande et d'autres régions du nord de l'Europe etc. — ne nous intéressent pas ici. Nous insisterons, par contre, sur les questions de la Péninsule Balkanique, en particulier de la Grèce.

(1) « Nazi Conspiracy et Prosecution », Washington, 1946, 2 volumes.

L'Allemagne avait déjà conçu le plan d'envahir, au moment voulu, les Balkans afin d'attaquer la Grèce et sauver l'Italie de la situation intenable à laquelle l'avaient réduit ses défaites sur le front de l'Albanie.

L'amiral Roeder note à ce sujet sur son journal, le 16 novembre, c'est-à-dire le jour qui suivit les conversations Molotov-Ribbentrop :

« Communication à Molotov de l'action allemande prévue en vue d'assister l'Italie. Aucune objection de la part des Russes ». (Voici les termes propres, d'après la traduction anglaise : « NO OBJECTION BY RUSSIANS ON CONTEMPLATED GERMAN ACTION IN GREECE FOR SUPPORT OF ITALY. » (2))

Ainsi, au moment où la Grèce, après un effort héroïque, avait rejeté les Italiens hors du territoire national et occupé Korytza, Argyrocastro et d'autres villes albanaises, mais redoutait toujours la nouvelle offensive que préparait Mussolini, la Russie soviétique approuvait, par la bouche de M. Molotov, l'action allemande, venant au secours du fascisme italien. Et pourtant c'est la Grèce qui est traitée aujourd'hui de monarcho-fasciste !

C'est aussi au cours de cette même entrevue de Berlin que furent révélés les plans russes concernant la Bulgarie. Roeder note, à ce propos, le 9 décembre 1940 : « On assure que la Russie a exprimé le désir de garantir l'intégrité et l'indépendance de la Bulgarie... », cette Bulgarie qui devait, pour la deuxième fois trahir ses amis de Moscou.

Telles étaient les dispositions de la Russie à l'égard des plans allemands, dispositions qui ne devaient pas changer jusqu'au moment suprême, bien que l'Amérique eût averti, déjà en janvier 1941, l'ambassadeur de Russie à Washington que l'Allemagne se préparait à l'attaquer. Ce même avertissement était, quelques semaines après, répété au gouvernement soviétique par M. Sumner Welles, alors sous-secrétaire d'Etat américain, quand il a visité Moscou.

Nous arrivons ainsi aux préparatifs de l'Allemagne pour envahir la Grèce.

Sûr de la neutralité tolérante de Moscou, Hitler peut diriger ses divisions blindées et ses nuées d'avions contre la Grèce.

Dans l'intervalle, les agents du bolchévisme en Grèce, c'est-à-dire les dirigeants du KKE travaillent en Grèce pour semer le défaitisme. Leurs patrons de Moscou sont les alliés de Hitler. Celui-ci est l'allié de Mussolini. Il faut donc sauver le fascisme. Le sieur Nico Zachariadès, secrétaire général du KKE, lance, le 2 novembre 1940, une lettre, dans laquelle il préconise la conclusion de la paix avec l'Italie. « Cela », dit-il, nous pourrions l'obtenir en nous orientant en-

tièrement vers l'URSS et grâce à une collaboration balkanique réelle... Le peuple grec veut une paix séparée, honorable, immédiate, obtenue grâce à la médiation de l'URSS ».

Le texte de cette lettre a été publié par le KKE lui-même dans le « Rizospastis » du 28 octobre 1945. Il doit donc être considéré comme authentique.

XLI

Dès le 13 décembre 1940, il lance des ordres pour la mise en exécution d'une entreprise militaire qu'avec ses collaborateurs les plus intimes, il s'est convenu d'appeler « Marita ». C'est l'ordre général No. 20, signé Hitler et adressé au maréchal Keitel, commandant en chef de l'armée du Reich, à l'amiral Roeder, chef des forces navales, au maréchal Goering, commandant en chef de la Luftwaffe; à l'amiral von Canari, chef du service d'espionnage etc. Hitler donne, par cet ordre, les directives suivantes :

1. En raison de la situation dangereuse créée en Albanie, il est indispensable de prévenir la réalisation du plan britannique visant à établir des bases aériennes sous la protection d'un front balkanique.

2. Il faudrait, dans les mois prochains, former, dans le sud de la Roumanie, une force spéciale qui serait augmentée graduellement.

3. Dès les premiers jours de la bonne saison, probablement en mars, j'enverrai cette force spéciale pour occuper, à travers la Bulgarie, les côtes nord de l'Egée et, en cas de besoin, toute la Grèce. Il faut s'attendre à l'appui de la Bulgarie.

Le plan prévoyait, pour les opérations de « Marita », une force de 24 divisions allemandes. Les forces bulgares devaient couvrir cette grande armée contre une agression du côté de la Turquie. Mais des forces allemandes étaient également prévues pour ce même objectif.

Après l'accomplissement du but visé par la « Marita » toutes ces forces allemandes devaient servir à d'autres opérations. (Ces mots étaient soulignées par Hitler lui-même. Il s'agissait de la campagne contre la Russie, méditée dès ce moment-là). En effet, cinq jours après l'ordre dont nous venons de donner ici les grandes lignes, Adolf Hitler lançait un autre (No. 21) concernant les opérations désignées sous le nom de « Barbarossa ». C'était l'agression contre la Russie.

Ce qui nous intéresse dans cet ordre hitlérien ce sont certains détails indiquant que cette nouvelle campagne devait commencer après la fin de la « Marita ». Il accentue que les forces armées du Reich devaient être prêtes à écraser la Russie dans une campagne rapide. Ces mots aussi sont soulignés par Hitler lui-même. Les préparatifs de cette nouvelle campagne devaient être achevés jusqu'au 15 mai 1941. Tout devait être fait afin de garder le plus grand secret sur ces plans.

(2) V. « Nazi Conspiracy and Prosecution », Vol. VI, page 989, Archives Nuremberg, c/170.

Les premiers détails de la campagne contre la Russie furent discutés dans une réunion secrète des chefs militaires allemands, tenue, le 3 février 1941, sous la présidence de Hitler. La conclusion de cette délibération fut que les opérations militaires qui devaient aboutir à l'occupation de toute la péninsule balkanique par les troupes hitlériennes, commençaient le 15 mars 1941 et il était indispensable qu'elles eussent été terminées avant la fin du mois d'avril, afin que le transport des troupes y affectées vers la frontière russe pût commencer immédiatement après et assurer ainsi le déclenchement de l'offensive contre la Russie.

On doit se demander pourquoi, après ces décisions formelles, la campagne allemande contre la Grèce n'a commencé en réalité que le 6 avril. Le seul fait que l'accord entre l'Allemagne et la Yougoslavie — sous le régime du Prince-Régent Paul Karageorgevitch — et la révolte du peuple de la Yougoslavie sous le jeune roi Pierre, laquelle a forcé Hitler à changer ses plans ne suffisent pas à expliquer ce retard. La cause réelle est tout autre. C'est la demande instante de Mussolini à Hitler, faite au cours de leur entrevue du 19 et 20 janvier 1941, de lui laisser le temps et la possibilité de vaincre à lui seul la Grèce. Hitler ayant acquiescé, Mussolini put entreprendre son offensive du printemps 1941 qui, selon sa propre expression, devait « casser les reins » à la Grèce.

Entretiens l'Allemagne pousse activement les préparatifs de la campagne russe.

Pourtant la diplomatie allemande aussi poursuit son œuvre. Grâce à une pression diplomatique sur Moscou, Hitler réussit à contrecarrer les efforts déployés par la Grande Bretagne dans la même capitale. On lit, dans le journal de guerre de l'amiral Roeder, en date du 11 janvier 1941 : « Signature d'un nouvel accord, hautement important, entre l'Allemagne et la Russie (questions économiques, revision et règlement de problèmes frontaliers). »

Le 13 janvier, la presse russe — toujours selon le journal de von Roeder — accentue avec persistance l'importance de l'accord russo-allemand et souligne que les Puissances anglo-saxonnes ne réussiront jamais à troubler les bonnes relations des deux pays voisins. Et le 20 janvier, Adolf Hitler, au cours de son entrevue avec Mussolini, à Salzbourg pouvait dire à ce dernier : « Tant que Staline est en vie, il n'y a, très probablement aucun danger... »

Ainsi, l'Allemagne est libre de continuer, sans aucune entrave, ses préparatifs de la « Marita » (expédition contre la Grèce). Les premières troupes allemandes sous le feldmaréchal von List et un groupe de divisions blindées sous le général von Kleist se concentrent en Roumanie, prêtes à passer en Bulgarie dès qu'elles en recevront l'ordre. Entretiens, Hitler, voyant les difficultés que les armées de Mussolini ren-

contrent, en Albanie, devant l'élan impétueux des troupes grecques reconnaît la nécessité de renforcer les troupes du Reich destinées à attaquer la Grèce.

D'autre part les victoires grecques ont amené le général Franco à refuser le passage des troupes allemandes qui devaient se porter contre Gibraltar (entreprise « Felix »). Ces troupes sont maintenant distraites de leur premier but et viendront renforcer les groupes d'armée de von List et von Kleist. Le Führer ordonne, en outre la formation d'une unité navale, le « Balkan Admiral » (dénommé plus tard « Admiral Aegaeis »), destinée à assurer les intérêts navals de l'Allemagne autour du nouveau théâtre de la guerre. Le siège de cette nouvelle unité est d'abord Bucarest, puis Sofia et, plus tard Athènes.

La Hongrie et la Roumanie sont déjà attelées au char hitlérien. Maintenant c'est le tour de la Bulgarie. Aux conseils de guerre de Salzbourg, le 20 janvier 1941, Hitler parle de la Bulgarie comme si elle était déjà une alliée de l'Axe pour la guerre contre la Grèce. Et ici nous arrivons à la trahison bulgare.

XLII

La Bulgarie, depuis sa création comme Etat vassal de la Turquie et, plus tard, indépendant, avait, à trois reprises, trahi sa grande bienfaitrice la Russie, dont les sacrifices énormes, en sang et en biens, lui avaient assuré sa libération. Au lendemain de la guerre libératrice de 1877-78, sous le prince Alexandre Battenberg, puis le prince (plus tard roi) Ferdinand de Cobourg, les Bulgares se firent inféoder à la politique de l'Allemagne. Après la première guerre balkanique de 1912-13, elle aussi une guerre libératrice, les mêmes Bulgares, par une aberration mentale qui leur est innée, violaient les engagements qu'ils avaient pris envers la Russie et d'après lesquels ils devaient confier au gouvernement russe le soin de trancher tout différend éventuel avec leurs alliés (la Grèce et la Yougoslavie) au sujet du partage des territoires de la Macédoine conquis aux Turcs. La félonie et la boulimie bulgares furent la cause de la seconde guerre balkanique; une guerre fratricide celle-ci, entre la Bulgarie et ses deux alliés. Cette guerre aussi devait servir les intérêts de l'Allemagne et de son « brillant second » l'Empire austro-hongrois des Habsbourgs contre les Slaves. Heureusement la Bulgarie fut battue par la Grèce et la Yougoslavie. La seconde manche, la guerre de revanche, ne tarda pas: une année après l'Autriche-Hongrie, dans des circonstances connues de tout le monde, déclara la guerre à la Yougoslavie. C'était le point de départ de la première conflagration mondiale.

Pendant les premiers mois de celle-ci, les alliés de l'Entente, la Grande Bretagne, la France et la Russie, par une faiblesse inexplicable à l'égard de la Bulgarie, oubliant les trahisons bulgares, se multipliaient en cajoleries bulgarophiles pour attirer les

gens de Sofia de leur côté. C'était au moment où les Bulgares avaient déjà pactisé avec leurs amants préférés les Allemands et les Austro-Hongrois, en vue du partage de la peau de l'ours : la Macédoine grecque et yougoslave, la Thrace grecque et turque et la Dobroudja roumaine. Mais l'Allemagne du Kaiser fut battue, l'Autriche-Hongrie emmiétée et la Bulgarie rentra dans sa carapace, cherchant encore des occasions de revanche.

Elle crut que le moment était venu pour elle, quand Hitler, ayant écrasé la Pologne et forcé la France à la capitulation, se préparait à attaquer la Grèce et ensuite la Russie.

Nous savons par le journal de Bogdan Filoff, alors premier ministre de Bulgarie — et président du Comité d'amitié gréco-bulgare — que, dès le 1er janvier 1941, il fut invité par Adolf Hitler à son château de Berghof pour y entendre les offres les plus alléchantes : annexion à la Bulgarie de toute la Macédoine et de toute la Thrace, donc aussi la presqu'île de Gallipoli qui constitue la partie européenne des Détroits.

Le 7 janvier, le roitelet de Bulgarie, Boris I, adhère en principe aux propositions allemandes. Il est hors de doute et, du reste, bien naturel, que la diplomatie soviétique fit son possible pour prévenir l'accession de la Bulgarie à l'axe. Mais les efforts déployés en ce sens par la légation soviétique à Sofia n'eurent aucun succès. S'il y a eu quelque retard, si la Bulgarie n'a pas répondu immédiatement aux offres de Hitler, ce n'est pas parcequ'elles hésite avant de commettre sa nouvelle trahison. C'est plutôt parce qu'elle veut s'assurer sa part dans la curée : elle demande une fixation plus définie des frontières de la Macédoine et de la Thrace qui lui seront attribuées, et elle veut aussi connaître les mesures militaires qui seront prises par l'Allemagne afin de la prémunir contre toute attaque de la part de la Turquie ou de la Russie. Le 18 janvier, arrive à Sofia le ministre de Bulgarie à Berlin Draganoff pour rapporter qu'il a reçu du sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères du Reich, Herr von Weiszacker, l'assurance que la Bulgarie recevra toute la Thrace grecque, du Nestos à la Maritza. Mais cela ne satisfait pas les Bulgares. Ils veulent avoir aussi toute la Macédoine Orientale. Quelques jours après, c'est Hitler en personne qui s'engage à donner à la Bulgarie tout le pays compris entre le Strymon et la Maritza, c'est-à-dire tout ce que demandaient les gens de Sofia. En même temps, une délégation militaire bulgare arrivait au quartier général allemand, à Bucarest, pour négocier les clauses militaires de l'accord. Les compte-rendus des pourparlers y relatifs se trouvent dans le dossier de Nuremberg. Le document le plus important que contient la collection américaine publiée dans « Nazi Conspiracy and Prosecution » est l'« Accord entre l'Allemagne, la Bulgarie et la Roumanie pour l'agression contre la Grèce et l'attaque éventuelle contre la Tur-

quie ». Il est daté du 8 février 1941. Le titre complémentaire, sur la première page, est ainsi conçu : « Compte-rendus des discussions qui ont eu lieu entre les délégués de l'Etat-major général Royal de Bulgarie et le Commandement Supérieur allemand — feld-maréchal von List — relativement au mouvement éventuel des troupes allemandes et à leurs opérations contre la Grèce et peut-être aussi contre la Turquie, si celle-ci était entraînée dans la guerre ».

Les détails de cet accord ne nous intéressent pas ici. Disons seulement que ce qui perce à travers toutes les clauses convenues c'est la tendance manifeste de la Bulgarie à s'assurer le plus possible d'acquisitions territoriales sans une participation sérieuse aux opérations de guerre et de se prémunir contre une attaque éventuelle de la Turquie : dans cette dernière éventualité, l'Obercommando allemand s'engageait à prendre toutes les mesures militaires afin de repousser les troupes turques, ou toute force militaire grecque, si elle attaquait la Bulgarie pour venir en aide à la Turquie. Dans le cas où la Yougoslavie attaquait la Bulgarie, ce seraient encore des troupes de la Wehrmacht du Reich qui devaient assumer la défense du territoire bulgare.

Des mesures étaient également prévues contre la Russie : des troupes allemandes en force suffisante se trouvaient déjà tout le long de la frontière orientale afin d'être utilisées pour toute éventualité ; en outre, des troupes allemandes se trouvaient en Roumanie afin de compléter les forces de l'armée roumaine. De plus, d'autres troupes allemandes étaient prêtes à prendre part, à tout moment, à la défense du territoire bulgare contre tout débarquement sur les côtes de la Mer Noire, en collaboration avec les avions de la Luftwaffe. En outre, le haut commandement du groupe d'armées List devait transmettre à l'autorité navale compétente allemande en vue du renforcement de la défense des ports de Varna et Bourgas, tous les desiderata de l'Etat-major général bulgare.

Notons que toutes les clauses de cet accord germano-bulgare ne sont pas révélées dans la pièce publiée par le service des Archives américaines. Sur six pages en tout, la page 2 et des parties des pages 1, 3 et 4 manquent. Mais la partie publiée suffit pour établir toute l'étendue de la trahison bulgare contre la Russie. Et la félonie bulgare est manifeste, car au moment où elle avait déjà signé l'accord avec Hitler, elle faisait semblant de négocier avec la Grande Bretagne et la Russie. Le ministre britannique à Sofia, Mr. Werndl, continuait à déployer tous ses efforts afin de retenir la Bulgarie et prévenir sa défection. Ce n'est que le 9 février que M. Churchill, dans un mémorable discours, annonçait que des aérodromes bulgares venaient d'être occupés par les Allemands et que des préparatifs avaient commencé pour le passage de troupes allemandes à travers la Bulgarie.

Le 13 février, la Grande Bretagne ignorait encore que la trahison bulgare était consommée depuis cinq jours. Mr. Werndl avertissait le gouvernement bulgare que, si la Bulgarie succombait aux exigences hitlériennes, la Grande Bretagne irait jusqu'à la rupture des relations diplomatiques. De son côté, la Russie, jusqu'au 15 février continuait à travailler à Sofia pour attirer la Bulgarie de son côté, lui permettant seulement de collaborer avec l'Allemagne pour une attaque contre la Turquie.

La Russie ne pouvait encore croire à la défection complète de la Bulgarie.

XLIII

L'acte officiel de l'accession de la Bulgarie au pacte tripartite de l'Axe fut accompli le 1er mars 1941, au palais du Belvedere, à Vienne. Et, dès le lendemain, commençait le passage de troupes allemandes en Bulgarie par des ponts construits en toute hâte sur le Danube. L'amiral Roeder note à ce propos sur son journal, le 4 mars : « Le consentement de la Bulgarie à l'entrée de troupes allemandes dans le pays est désapprouvé à Moscou. D'autres informations signalent un refroidissement dans les relations entre l'Allemagne et la Russie ».

Bien que alliée de l'Allemagne, la Russie commence à concevoir les premières inquiétudes. Tout de même, le gouvernement de Moscou n'alla pas jusqu'à protester à Berlin. Même en juin 1941, la Russie soviétique s'applique à envoyer du matériel de guerre et des vivres en Allemagne, et l'ambassade du Reich à Moscou ne cesse de rapporter que la Russie ne désire rien de plus que d'éviter tout conflit avec Berlin.

Cependant, Hitler avait déjà pris ses décisions : l'attaque contre la Grèce devait commencer vers la mi-mars et l'agression contre la Russie le dimanche 11 ou le dimanche 18 mai 1941.

Or, les plans allemands furent chambardés par la résistance héroïque et victorieuse, de l'armée grecque contre l'offensive italienne du printemps 1941. La présence, pendant près de vingt jours, de Mussolini en personne sur le front d'Albanie n'a pu ni relever le moral du troupier, ni rehausser la valeur de l'officier italien, encore moins retenir ou amoindrir l'élan impétueux des troupes grecques.

Comme on pouvait s'y attendre, l'échec complet de Mussolini causa l'indignation des cercles militaires et diplomatiques de Berlin. Le ministre de Grèce à Berlin, toujours selon les papiers de Nuremberg, télégraphiait, le 10 mars, à Athènes : « D'après mes informations sûres, la grande offensive italienne avait été combinée avec les mouvements allemands dans les Balkans. Mussolini avait, d'avance, promis à Hitler une victoire rapide et brillante. Quand Herr von Ribbentrop, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères du Reich, ayant téléphoné à Rome, reçut les nouvelles

du théâtre de la guerre, se serait écrié : « Och ! diese Italiener ! » (Ah ! ces Italiens !)

La victoire grecque eut son effet surtout à Belgrade. Le 15 mars, la Yougoslavie, en la personne du prince-Régent, Paul Karageorgevich, assisté du président du conseil, Tchvetkovich, et du ministre des affaires étrangères Markovich, signait à Vienne, l'acte par lequel la Yougoslavie passait du côté de l'Axe, le Reich allemand lui garantissant son intégrité territoriale et, de plus, l'acquisition d'un débouché territorial sur l'Égée (Salonique) avec un hinterland suffisant. Le Fuhrer en était ravi.

Or, sept jours après, dans la matinée du 27 mars, au moment même où Tchvetkovich et Marcovich rentraient à Belgrade, leur fameux pacte en poche, le jeune roi, Pierre Karageorgevich, l'armée yougoslave sous le général Sorovich et le peuple de Belgrade se soulevaient contre cet acte monstrueux : la Yougoslavie répudiait le pacte de Vienne et se déclarait prête à défendre elle-même son indépendance et son intégrité. Et pourtant, le roi Pierre et ses partisans sont aujourd'hui en exil, loin de leurs patrie, comme si c'étaient des collaborationnistes, et sont traités de Quislings.

La réaction de Hitler contre ce coup fut aussi rapide que l'éclair. C'était encore un vrai Blitz ! Il convoqua tous ses collaborateurs militaires et civils et développa son nouveau plan qui consistait à commencer immédiatement l'expédition contre la Grèce (occupation de la Thrace et la Macédoine grecques, mais à travers la Yougoslavie) ; attaque contre celle-ci par la région au sud de Sofia vers Skoplié et, d'autre part, vers Nysch et Belgrade, tandis que des forces allemandes plus puissantes devaient descendre de Gratz et Klagenfurt afin d'anéantir l'armée yougoslave.

En même temps, Hitler, dans une lettre dont le dossier de Nuremberg révèle pour la première fois le texte, demande à Mussolini de ne plus rien entreprendre. « ...Maintenant, écrit-il, j'aurais voulu vous prier de tout cœur, Duce, de ne plus entreprendre aucune opération agressive en Albanie au cours de ces jours prochains... »

Le Fuhrer craint que Mussolini et ses fameuses divisions, affublées des noms de toutes les bêtes de la ménagerie (Lupi, Centauri, etc.), ne lui gâchent son plan. Il leur assigne seulement un rôle tout à fait secondaire : couvrir les passages de l'Albanie vers la Yougoslavie. Mussolini se soumet sans hésitation aucune aux commandements de son compère et patron.

On sait que l'effondrement rapide de la Yougoslavie a donné à Hitler une base pour ses opérations contre la Grèce. La participation de la Yougoslavie a plutôt facilité ces dernières. Le communiqué récapitulatif du Quartier Général allemand, du 11 juin 1941, dit à ce propos : « Avec l'écrasement de la Yougoslavie il s'est créée pour l'armée du feldmaréchal von

List une base solide et la pleine garantie pour l'évolution ultérieure des opérations contre la Grèce ».

Pour réagir contre l'agression allemande, le général Papagos, commandant en chef de l'armée grecque, se rencontre, dans la nuit du 4 avril 1941, à la gare de la station grecque de Kenali, près de la frontière gréco-yougoslave, avec le général Yannovich, sous-chef de l'Etat-major général yougoslave, et arrive, avec celui-ci à un accord d'après lequel le IIIe Corps d'armée grec et l'armée yougoslave de Skoplié devaient attaquer les Italiens dans la région entre Strouga-Lin et Pogradetz-Kamia. Les troupes grecques, notamment la 13e division grecque, se sont conformées à ce plan : à l'aube du 7 avril, elles opérèrent l'attaque qui eut pour conséquence, dès les premières heures, l'occupation des positions italiennes. Or, les Yougoslaves, non seulement n'ont pas entrepris l'attaque simultanée qui était prévue, mais ils cessèrent d'exister en tant qu'unité militaire constituée. Ainsi la débâcle yougoslave non seulement a facilité singulièrement les opérations allemandes contre la Grèce mais aussi elle a été d'une très grande utilité aux Italiens en Albanie.

Entretemps, depuis le 6 avril, la résistance grecque contre les assauts furieux des Allemands sur le front principal continuait. Le journal de l'Amirauté allemande écrit à ce propos : « Les opérations balkaniques retardent l'action « Barbarossa » (contre la Russie) de cinq semaines... ».

Combien plus grand aurait été ce retard et quel en aurait été l'avantage pour la Russie, si la Yougoslavie avait résisté avec la même bravoure opiniâtre que la Grèce !

Et pourtant, alors que la Yougoslavie, pour les gens du « bloc slave » est, aujourd'hui, à tous les honneurs, la Grèce ne trouve aucune grâce ! Elle est persécutée, vilipendée, on veut son anéantissement.

XLIV

Les conclusions des documents de Nuremberg : La résistance de la Grèce a sauvé Moscou.

Au lieu de continuer les citations des documents du procès de Nuremberg, nous préférons donner ici les conclusions qu'on peut en tirer.

Il en ressort surtout que, si, durant la guerre, les dirigeants des pays alliés n'ont cessé d'accroître l'importance de la contribution de la Grèce à la victoire commune contre le nazisme et le monarchofascisme, le dossier de « Nazi Conspiracy and Prosecution » fournit la preuve que la lutte héroïque de la Grèce a littéralement sauvé la Russie et la situation de la Grande Bretagne dans la Méditerranée Orientale.

Déjà avant de commencer la guerre, Hitler et Mussolini, dans leurs entretiens secrets, reconnaissent l'importance stratégique de la Grèce dans les opé-

rations militaires dont ils préparent les plans. Dans une conférence qu'il a eue, le 12 août 1939, trois mois avant la guerre, à Obersalzberg, avec le trop fameux comte Ciano, gendre et ministre mussolinien, Hitler pousse l'Italie à attaquer, immédiatement, la Grèce et la Yougoslavie, au moment où lui-même allait tomber sur la Pologne. Pourtant, Mussolini, tremblant devant le danger de la guerre, une guerre qu'un peu auparavant, lui-même avait suggérée, est maintenant hésitant. Il ne veut s'en mêler que quand il aura acquis la conviction que l'Allemagne sortira victorieuse. Peu de temps après, l'Allemagne, occupée avec les opérations contre la France et la Grande Bretagne, n'a pas le temps de songer à la Méditerranée.

Vers la fin août et dans les premiers jours de septembre 1940, la stratégie allemande change de tactique. La résistance, digne de toute admiration, de l'aviation britannique contre la « Luftwaffe » du feldmaréchal Goering inspire à Hitler la conviction que l'entreprise appelée « Lion de mer » (expédition contre l'Angleterre) n'a plus aucune chance de succès. Il conçoit maintenant le projet d'attaquer la Grande Bretagne non plus au « Centre », mais sur la circonférence et, pour la première fois, il donne à son Etat-major l'ordre de préparer les plans de la campagne de la Méditerranée et de l'Est, c'est-à-dire contre la Grèce d'abord, et ensuite contre la Russie.

Pour l'attaque contre la Grèce, les plans originaux, en Octobre 1940, prévoient l'emploi de deux divisions de parachutistes qui devaient débarquer en Crète. Mais alors, c'est Mussolini qui veut prendre les devants. Et, dans l'entrevue Ribbentrop-Mussolini, du 19 septembre 1940, les plans italiens sont exposés dans toute leur ampleur. Le secrétaire d'Etat allemand se borne à répondre que l'affaire de la Crète rentre dans la compétence de l'Italie.

C'est ainsi que l'Italie attaque, le 29 octobre 1940, le jour même où Hitler et Mussolini se rencontrent pour une conversation amicale à Florence. Hitler n'empêche pas cette agression. Mais, dès les premiers jours il reconnaît que l'offensive italienne a raté.

Le 4 novembre, six jours seulement après le déclenchement de l'offensive italienne, Hitler, dans un entretien avec l'amiral Roeder, accentue la nécessité d'aller au secours de Mussolini et il exprime l'espoir qu'il aura en sa faveur la neutralité de la Russie.

Cet espoir est, quelques jours après, absolument justifié, quand le 12 novembre, il se rencontre à Berlin avec M. Molotoff et lui annonce son intention d'intervenir dans les Balkans pour aller au secours de l'Italie. Il reçoit, en réponse, l'assurance que la Russie n'a aucune objection. Le même jour, Hitler, absolument sûr de la Russie, s'empresse de lancer l'ordre No. 18 concernant les préparatifs de l'agression contre la Grèce.

A partir de ce moment, l'« affaire grecque », comme il l'appelle lui-même, avec ses conséquences

stratégiques, diplomatiques et psychologiques « catastrophiques » (c'est son propre mot) ne cesse d'occuper Hitler pendant six mois.

Il se met en colère, il se plaint dans différentes lettres à Mussolini, il demande, mais en vain, pendant un mois, une rencontre avec celui-ci, lance un ordre après un autre, il propose même l'envoi de troupes allemandes en Albanie.

La raison principale pour laquelle l'« affaire grecque » occupe tellement Hitler, c'est parce que, d'après ses plans, elle est combinée avec l'attaque qu'il projette contre la Russie. Et, comme, dès le 18 décembre 1940 il a fixé le 15 mai 1941 comme la date où devait commencer l'action contre la Russie (car c'est seulement si elle commence à cette date qu'elle a toutes les chances de succès), il est impatient, il agonise, et il exige que l'entreprise contre la Grèce soit terminée au plus tard jusqu'à fin mars, afin que le transport des troupes allemandes vers la frontière de la Russie puisse commencer.

Pour une fois de plus, les plans de Hitler sont renversés par le fait de Mussolini. Tout le mois de mars se passe avec la fameuse offensive mussolinienne du printemps. Quand, enfin, Hitler, le 6 avril 1941, réussit à commencer son entreprise contre la Grèce, celle-ci, pour laquelle il avait prévu rien que

cinq jours, dure un mois, et il lui faut encore un mois pour l'expédition contre la Crète.

Hitler est ainsi obligé d'ajourner l'offensive contre la Russie jusqu'au 22 juin. L'entreprise toute entière est retardée au point que le « général hiver » (General Winter), dont il se moquait tellement dans ses fameux discours radiodiffusés) le surprend devant Moscou. En même temps la grande entreprise allemande qui allait être entreprise par Hitler pour chasser les Anglais d'Égypte et de la Méditerranée Orientale, est sérieusement compromise, elle aussi par suite de la résistance héroïque de la Grèce.

Ces deux conséquences des deux campagnes contre la Grèce — celle de Mussolini et celle de Hitler — étaient déjà connues et furent relevées par tous les hommes dirigeants des pays alliés et par la presse mondiale. Elles viennent d'être confirmées d'une façon péremptoire par les documents secrets des Archives allemandes, que renferment les huit volumes publiés par le ministère de la guerre des Etats-Unis sous le titre « Nazi Conspiracy and Prosecution ».

De quelle façon la Russie des Soviets a manifesté sa reconnaissance envers la Grèce ?

Les hommes de bonne volonté s'en aperçoivent aujourd'hui.

N. Moschopoulos

FIN



Un beau portrait de Nata Lovett-Turner fort admiré lors de son exposition.

Le Monde Officiel et Diplomatique

A LA LEGATION ROYALE DE GRECE

S.E. le Ministre de Grèce et Mme G. Triantafyllidis offrirent le jeudi 22 Avril à l'Hôtel de la Légation à Zamalek, une très brillante réception, qui fut rehaussée par la présence des Hauts dignitaires de la Cour, des Ministres, du Corps diplomatique, et de nombreuses personnalités égyptiennes et étrangères. S.E. le Ministre de Grèce et Mme Triantafyllidis recevaient leurs invités avec cette cordialité que savent si bien créer les Maîtres de la Maison de Grèce en Egypte.

Cette réception a admirablement réussi grâce au charme et à la distinction qui émane de toute la personne de Mme Triantafyllidis et fut marquée d'un bout à l'autre de la plus heureuse animation.

A LA LEGATION DE SUISSE

Après un séjour d'environ douze années en Egypte le Ministre de Suisse et Mme Alfred Brunner quittent l'Egypte pour rejoindre leur nouveau poste à Lisbonne.

Voulant remercier leurs innombrables amis des sentiments d'estime et d'affection dont on les a entourés durant tout ce laps de



S.A. l'Impératrice Fawzia posant la première pierre du dispensaire que l'Œuvre de Mohamed Aly El Kébir vient de créer à Port Saïd pour les indigents de la ville.

temps ils les avaient invités dans leur élégant appartement de Garden City le Vendredi 16 Avril pour prendre un cocktail.

Plus de 700 personnes répondi-

rent à l'invitation et nous avons noté parmi les assistants : S.A.R. la Princesse Faiza et l'honorable Mohamed Aly Raouf, LL.AA. le Prince et la Princesse Mohamed Aly Ibrahim, S.A. la Princesse Zeinab et S.E. Yousri pacha, S.S. la Nabila Kérima Halim, LL.SS. le Nabil et la Nabila Abbas Halim, S.S. la Nabila Ayn El Hayat, le Président du Conseil et Mme Nok-rachi pacha, S.E. Ibrahim Abdel Hadi pacha, chef du Cabinet de S.M. le Roi, S.E. Abdel Latif Talaat pacha, Grand Chambellan, S.E. Adly Andraos Bey, Mahmoud El Sioufi Bey, S.E. Abdel Rahman Azzam Pacha, les Ambassadeurs et les Ministres accrédités auprès de S.M. le Roi Farouk, les Hauts fonctionnaires du Ministère des Affaires Etrangères, les personnalités politiques les plus éminentes du pays ainsi que ceux de la finance et une foule de notabilités.

Tous exprimaient en termes émus le regret qu'il ressentent à la suite de ce transfert, car durant leur long séjour en Egypte, ils ont su créer autour d'eux des amitiés solides et inaltérables.

Aux vœux unanimes « La Semaine Egyptienne » joint les siens persuadée que dans leur nouveau poste ils sauront créer cette at-



Photo prise au cours du cocktail offert par S.E. M.E.A. Chapman Andrews, Ministre de Grande Bretagne dans sa résidence de Zamalek. On remarque S.E. l'Ambassadeur des Etats-Unis, S.E. M.S. Pinckney Tuck et Sir Thomas Russel Pacha.

mosphère qui émanait de leur présence et qui mettait toujours en aise l'interlocuteur.

A LA LEGATION DE BELGIQUE

S.E. le Ministre de Belgique et Mme Marcel Polain ont offert le Mercredi 28 Avril au Palais de la Légation à Kasr-El-Doubara une réception d'une élégance des plus raffinées.

A cette réception prit part toute l'élite de la capitale égyptienne et on nota particulièrement la présence des Hauts dignitaires du Palais, des Ministres Egyptiens, du Corps diplomatique et des notabilités qui étaient reçus avec beaucoup de simplicité par S.E. le Ministre de Belgique et Mme Marcel Polain, ce qui ne manqua pas de donner beaucoup de relief à cette après-midi qui fut des plus réussies.

A L'INTERNONCIATURE

S.E. Mgr. Arthur Hughes, Internonce Apostolique, a offert, le 21 Avril, une grande réception, à laquelle étaient invités le Président du Conseil, les ministres, les membres du corps diplomatique et consulaire, les chefs des communautés, de nombreuses personnalités égyptiennes et les représentants de la presse.



S.E. l'Internonce entouré de LL.EE. S. Pinckney Tuck, Ambassadeur des Etats-Unis, de l'Ambassadeur de France et de Mme Gilbert Arvengas, de Mme Alfred Brunner, du Ministre du Liban et de Mme Cheikh Samy El Khoury, du Ministre d'Italie, le Marquis Christoforo Fracassi et du Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères Kamel Abdel Rahim Bey.

A LA LEGATION DU LIBAN

Le Mardi 4 Mai, S.E. le Ministre du Liban et Mme Samy El Khoury, offrirent un grand cocktail dans leur résidence de Guiza en honneur du Cheikh Khalil el-Khoury et de Madame de passage au

Caire auquel fut conviée l'élite caïrote. Les invités arrivèrent très nombreux et on notait parmi eux les Hauts Fonctionnaires du Palais, les Ministres, le Corps Diplomatique, une foule de personnalités du monde politique et les notabilités de la ville.

Grâce à l'affabilité et la cordialité de l'accueil du Ministre du Liban et le charme de Mme Samy El Khoury, qui toujours élégante portait une ravissante robe en taffetas noir avec une colerette en dentelle blanche, la réception fut des plus brillantes.

L'après-midi se prolongea fort tard et tous quittèrent leurs charmants hôtes à regret.

A LA LEGATION D'ETHIOPIE

A l'occasion de l'anniversaire de la libération de l'Ethiopie, S.E. Tafessa Habi Mikael, Ministre d'Ethiopie en Egypte, offrit le Mercredi 5 Mai une grande réception dans les vastes salles du Shepherd's Hotel à laquelle répondirent avec empressement les Hauts dignitaires de la Cour, le Président du Conseil et plusieurs Ministres, le Corps diplomatique, les personnalités du monde politique et les notabilités de la ville.

L'actif Ministre d'Ethiopie et les hauts fonctionnaires de la Légation Impériale recevaient les félicitations de leurs invités qui portèrent des toasts à l'hydromel (boisson nationale éthiopienne) à la santé de S.M. l'Empereur et à la prospérité de l'Ethiopie.



A la réception de M. et Mme Alfred Brunner. De gauche à droite : M. Stavro Stavrinou, attaché de presse à la Légation de Grèce, S.E. Mgr. Arthur Hughes, Internonce Apostolique, Mahmoud El Sioufi bey, Troisième Chambellan, et M. Th. de Commène, délégué permanent de la Mission Laïque en Orient, en conversation animée.



A la réception du Shepherd's. S.E. le Ministre d'Ethiopie photographié en compagnie de S.E. Ahmed Khachaba Pacha, Ministre des Affaires Etrangères et des Chefs Spirituels de l'Eglise Copte-Orthodoxe.

CHEZ CHOUKRI ABAZA BEY

Le Dimanche 11 Avril M. et Mme Choukri Bey Abaza réunissaient dans leur coquet appartement de Garden City leurs très nombreux amis pour leur présenter les artistes français en mission en Egypte.

Ce 6 à 9 fut empreint de la plus exquise cordialité grâce aux soins du Maître de Maison et au charme de Mme Abaza Bey et les personnalités du monde diplomatique, politique et les artistes présents quittèrent à regret leurs hôtes charmants.

CHEZ M. ET MME DE STROBEL DE CAMPOCIGNO

Le même après-midi M. et Mme M. de Strobel de Campocigno recevaient dans leurs appartement de Garden City plusieurs amis. Des cocktails furent servis et une atmosphère animée ne cessa de régner grâce à la courtoisie et à l'affabilité des hôtes qui avaient un mot aimable pour chacun de leurs invités parmi lesquels on notait des diplomates, des hauts fonctionnaires du Ministère des Affaires Etrangères, des intellectuels etc. etc.

M. EDGARD GALLAD BEY REÇOIT L'ORDRE DU CEDRE

S.E. Béchara El Khoury, président de la République Libanaise a signé un décret décernant l'Ordre National du Cèdre du grade de Grand Officier à M. Edgard Gallad bey, à l'occasion de son mariage.

Nos plus vives et plus sincères félicitations.

UN GRAND MARIAGE

Notre excellent confrère et ami, Mtre Edgard Gallad bey, Directeur-Propriétaire du « Journal d'Egypte » et d'« Al Zamane » a épousé dans l'intimité à la Nonciature Apostolique d'Egypte Mlle L. Tabah. A cette heureuse occasion, une réception des plus brillantes fut offerte par Mtre Gallad bey dans les salons de l'Hôtel Shepherds', où l'on pouvait reconnaître toute l'élite politique, intel-

lectuelle et sociale de la Capitale, venue exprimer les sentiments de très haute estime en laquelle Mtre Gallad bey est tenu dans tous les milieux.

Nous sommes heureux de renouveler à Gallad bey et à sa gracieuse compagne nos plus sincères félicitations et nos vœux cordiaux de parfait bonheur.

EXPOSITION

SUZY-GREEN VITERBO

Il est un peu tard pour parler de l'exposition de Suzy Green Viterbo. Une septantaine d'œuvres sollicitaient le visiteur chez Alban et si toutes les toiles n'étaient pas de la même veine, Suzy Green les couvait du même œil ravi, — celui de la mère poule contemplant tous les poussins éclos sous son aile.

C'est le miracle de chaque maternité et nous dirons à Suzy Green que son absence de tourment, de doute ou d'appréhension sont à envier.

Elle s'est spécialisée dans le paysage et déverse généreusement sa tendresse sur les vagues, les arbres et les étendues désertiques. Quelques peintures, traitées comme des aquarelles, charment par une grande luminosité et une discrète harmonie.



Le peintre Andrée Sasson photographiée lors du vernissage de son exposition en compagnie du Chargé d'Affaires de Chili et de Madame Juan Marin.

Si la technique de certains tableaux paraît moins heureuse, — comme celle du grand solitaire, par exemple, — nous pouvons pleinement apprécier des coins ni-

lotiques qui possèdent un réel charme. Suzy Green se souvient d'avoir été la première femme peintre exposante au Salon du Caire. Depuis ce lointain vernissa-

ge elle a multiplié les occasions de fixer d'un pinceau alerte, tout ce qui vibrait sous le clair soleil, toits rustiques, rochers, nuages et fleurs rutilantes.

Orlova

Echos et Nouvelles

BALZAC DANS LA PAMPA !

Passe encore qu'une petite ville de France, bien provinciale, chante les louanges de Balzac ! Tours et son curé en tête, par exemple ! Mais, qu'il faille aller jusqu'à Montevideo pour voir des Balzaciens fervents, voilà qui confond notre imagination. C'est un fait, pourtant !

On nous apprend, en effet, qu'en Uruguay, à Montevideo, une société s'est formée, qui a pris pour nom : la « Confraternité Universelle Balzacienne ». A cette société ont adhéré, paraît-il, les plus grands esprits du fonde entier. Elle a fondé un musée balzacien, qu'elle a installé dans la propre maison de son fondateur, M. Santiago Gastaldi, et ce musée a reçu le nom de « Les Jardies ».

Cette société entreprend en ce moment une campagne en vue d'organiser le Premier Congrès Universel Balzacien qui se tiendra en 1950, à l'occasion du centenaire de la mort du célèbre écrivain. Elle réclame des témoignages et des pièces documentaires. On pourra les lui envoyer, en écrivant à M. Santiago Gastaldi, Solano Garcia No. 2587, Villa Biarritz, à Montevideo.

AU MUSEE GREVIN

Ce musée est l'une des attractions des badauds à Paris. Les étrangers qui vont dans la capitale française le tiennent à l'instar de la Tour Eiffel, comme l'une des curiosités de la grand'ville. A côté de cela, le Louvre ou la Sorbonne ne sont que fadaïses !

Il est vrai que ce n'est pas un musée comme les autres. Il change, il se renouvelle. On fabrique des bonshommes de cire, et puis, quand ils ne sont plus de saison, on les envoie à la refonte, et on nous en présente d'autres à leur place.

C'est ainsi que nous avons appris que, dernièrement, ce musée s'était enrichi d'un nouveau groupe, qui représente l'inauguration du Canal de Suez. On se demande à quoi tient ce regain de faveur qui donne à un événement vieux de près de 90 ans, une telle importance !

L'EGYPTE AU CENTRE DE NICE

...C'est-à-dire au Centre Méditerranéen de Nice, qui est comme chacun sait, une annexe de l'Université d'Aix-Marseille. En janvier dernier, on a donné, dans ce lieu savant, diverses conférences sur notre pays :

Monsieur Jean Sainte-Fare Garnot a parlé de « l'Ancienne Egypte et la civilisation méditerranéenne », puis de « la France et l'exploration archéologique de l'Ancienne Egypte » (avec projections). Monsieur Jean Dresch, professeur à l'Université de Strasbourg, est venu développer des sujets plus actuels : « L'Egypte », puis « La Vallée du Nil et le Canal de Suez ».

LES PRIX WACYF BOUTROS GHALI PACHA

L'Association France-Egypte, que préside M. Charles-Roux, ancien ambassadeur, élu dernièrement président de la Compagnie du Canal de Suez, a décerné, en amrs dernier, les deux prix littéraires « Wacyf Boutros Ghali Pacha », de 50 livres chacun.

Les lauréats sont Mlle Agathe Guérin, ancien professeur au Pensionnat de la Mère-de-Dieu, au Caire, pour un ouvrage sur « le développement de l'enseignement féminin en Egypte », et M. Néguib Baladi, professeur adjoint de philosophie à l'Université Farouk Ier d'Alexandrie, pour une étude sur « les constantes de la pensée française ».

LES SURPRISES DES ENQUETES.

L'hebdomadaire français « Une Semaine dans le Monde » a commencé une enquête auprès de ses lecteurs : « Faut-il changer les dates des vacances scolaires ? » Nous serions heureux de connaître le lecteur d'Egypte qui a permis à M. Planchais, initiateur de cette passionnante enquête, d'écrire ceci : « En Egypte, elles (les vacances) débutent en mai pour finir en septembre. Sous l'écrasante chaleur qui s'abat l'été sur la vallée du Nil, il n'est guère possible de se livrer à l'étude, et les jeu-

nes Egyptiens n'ont plus guère que les ressources que leur offre une campagne torride et l'écrasement sur la plage d'Alexandrie ».

Or, nous croyons savoir que l'Université Egyptienne ne fermera pas sa grille avant la fin de juin, que les lycées français braveront l'écrasante chaleur jusqu'aux premiers jours de juillet, que les écoles secondaires du gouvernement n'auront pas terminé la session des examens avant le 10 juillet ! Monsieur Planchais se laisse raconter des bobards !

Campagne torride ! Chaleur écrasante ! Qu'il débarque donc un jour d'octobre à Alexandrie ! Tous ceux qui sont restés en Egypte pendant l'été lui diront avec un petit air de ritournelle : « Il n'a pas fait chaud en Egypte, cet été, Monsieur ! Mais non, il a fait très bon ! » Et il se fera encore conter des bobards ! Pauvre Monsieur Planchais !

LE BIBLIOPHILE

Depuis plus d'un an, grâce aux efforts de l'éditeur Angelos Zambakis, circule à Athènes une revue d'un très grand intérêt littéraire et artistique sous le titre « le bibliophile ».

Dans cette revue on trouve des articles intéressants et des études de tout premier ordre écrits par des écrivains éminents ainsi qu'une documentation et une bibliographie de toutes les éditions qui paraissent en Grèce. De cette façon « le bibliophile » devient un ami indispensable qui renseigne le lecteur sur tout ce qui paraît en librairie en Grèce et dans le monde entier.

« Le bibliophile » édité sur beau papier et richement illustré, paraît tous les trois mois. Nous le recommandons non seulement aux bibliophiles mais à tous ceux qui s'intéressent aux lettres et aux belles éditions.

Pour tous renseignements s'adresser à M. Angelos Zambakis, rue Ippocrate No. 5, Athènes.

L'abonnement pour l'étranger est de £1/10s.-

Commémoration du bi-centenaire de la naissance de Coray à l'Union Franco-Hellénique des Jeunes (Athènes)

Le 27 mars, surlendemain de la Fête Nationale Grecque, l'Union Franco-Hellénique des Jeunes a commémoré, à l'Institut Français d'Athènes, le bi-centenaire d'Adamandios Coray, le grand directeur de conscience de l'hellénisme renaissant, avant la résurrection de 1821. A cette occasion M. Roger Millieux, sous-directeur de l'Institut Français d'Athènes, a donné, sous les auspices de l'Union des Jeunes, une conférence en grec, sur « Coray et la France » devant un important auditoire d'universitaires et intellectuels grecs.

Après avoir précisé qu'il avait tenu à retourner en grec à Coray l'hommage que celui-ci avait adressé à la langue française, en la mettant au-dessus de toutes les langues et en l'écrivant lui-même si parfaitement, M. Millieux s'est proposé de reconstituer à travers sa Correspondance, ses Prolégomènes, ses dialogues les réactions du savant et patriote grec à l'égard de la civilisation française, pendant les 51 années de son séjour ininterrompu (de 1782 à 1833), à Montpellier et surtout Paris.

Humaniste des temps modernes, Coray brûle d'une triple passion, à son arrivée en France : passion de culture, de liberté et de vertu. S'il fait de sérieuses réserves sur la légèreté, la présomption, le goût des excès et l'épicurisme des Parisiens, du moins la culture française, classique et philosophique, de Montaigne à Condorcet, le remplit-elle d'un enthousiasme qui ne faillira point jusqu'à la fin de ses jours. Que les Français soient les « vicaires » de la sagesse antique, dans l'Europe moderne, et Paris l'Athènes d'aujourd'hui est pour Coray une vérité évidente et constante. La nation française n'est pas seulement à ses yeux la plus cultivée, elle est aussi la plus polie, la plus sociable, la plus humaine. Tout cela parce que les « Gallogrecs », comme il nomme les Français, ont le mieux suivi les leçons des grands ancêtres grecs et c'est dans cet esprit que l'exemple de la France est sans cesse proposé par Coray au zèle et à l'amour-propre de ses compatriotes.

En 1789 la France lance un au-

tre message au monde et à la Grèce esclave. Coray est le témoin oculaire de ces événements décisifs qu'il décrit largement, dont il voit clairement toute la signification historique. M. Millieux montre que, dans l'élan des soldats de la Révolution, Coray sait retrouver l'héroïsme même des guerriers antiques. N'a-t-il pas écrit « Dans toute âme qui aime la liberté, je sens un parfum de Grèce » ?

A travers les excès de la Révolution que Coray réprouve, le despotisme de Napoléon qu'il condamne, l'obscurantisme de la Restauration qu'il combat, l'esprit philosophique continue, sous les yeux du témoin grec, sa bienfaisante pénétration dans la masse du peu-



ple français qu'il rend plus conscient et moins brutal. L'on arrive ainsi à la pacifique révolution de 1830 que le vieux Coray salue avec joie comme la Révolution idéale, victoire des lumières, de la liberté et de la vertu et qu'il cite en exemple à la jeune Grèce délivrée. En effet, politiquement aussi, depuis 1789 et les victoires de Napoléon, Coray n'a cessé d'orienter vers la France, héritière de la Grèce antique, amie compatissante des infortunés Grecs modernes, les espoirs de sa nation. Il est un des premiers à avoir tourné du côté de la France la civilisation néo-grecque. Il est, conclut M. Millieux, le premier anneau d'une chaîne indissoluble d'amitié spirituelle entre la France et la Grèce.

UN GRAND JOURNALISTE ET ECRIVAIN GREC

Parmi les journalistes d'Athènes venus récemment en Egypte, à l'occasion de l'inauguration des nouvelles lignes aériennes grecques, se trouve M. Nicéphore Moschopoulos, père de M. Jean Moschopoulos, premier secrétaire à la Légation de Grèce au Caire, et collaborateur de notre revue.

Né à Constantinople (Istanbul), en 1871, M. Nicéphore Moschopoulos a fait de brillantes études à la Grande Ecole Nationale Grecque du Phanar (Constantinople) et est diplômé de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, de Paris.

De retour dans sa ville natale, M. Moschopoulos assumait les fonctions de rédacteur au journal anglo-français « Le Moniteur Oriental », de Constantinople, où il collabora de 1893 à 1905. Depuis cette date et jusqu'en 1919, il y représenta le « Telegraphen-Korrespondenz Bureau » (Agence Télégraphique Austro-Hongroise).

En 1919, il fut nommé chef de section d'abord puis directeur du bureau de la Presse au ministère des Affaires Etrangères de Grèce, à Athènes. Il occupa ce dernier poste jusqu'en 1935.

M. Moschopoulos est, depuis 1923, correspondant à Athènes de l'« Exchange Telegraph », de Londres. Il est également rédacteur au « Messenger d'Athènes », journal de langue française paraissant dans la capitale grecque.

Président de l'Association des Correspondants Etrangers de Grèce, dont il est aussi le doyen, M. Nicéphore Moschopoulos est, en outre, l'auteur de plusieurs ouvrages remarquables, parmi lesquels « La Presse et la Renaissance Balkanique » (thèse pour le diplôme de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales); « La question de Thrace »; « Le despotisme éclairé en Turquie », étude parue dans le bulletin de l'« International Committee for Historical Sciences ». « L'Itinéraire » (Seyahat-Namé) d'Evliya Tchélébi, traduction des chapitres concernant la Grèce, avec notes et commentaires; « La poésie épique persane », etc.

M. Moschopoulos a collaboré également à la Grande Encyclopédie Hellénique avec de nombreux et substantiels articles reflétant sa vaste culture et sa profonde érudition.

Comme on le voit, M. Nicéphore Moschopoulos occupe une plaie de

tout premier plan dans les lettres grecques et, au cours de sa longue carrière de journaliste et d'écrivain, il a rendu de précieux services à la Grèce.

L'ORGANISATION DE LA VIE INTELLECTUELLE.

Pour tous ceux, jeunes et adultes, qui se préoccupent du développement de la pensée « Culture Humaine » publie un numéro spécial sur l'organisation de la vie intellectuelle.

Le choix judicieux des articles insérés permettra à chacun de connaître l'essentiel de cette importante question et de pouvoir ainsi augmenter sa valeur humaine.

Ont collaboré à ce numéro :

Marc Augeard : « Disciplines créatrices ». Docteur Louis Chauvois : « De la curiosité dans les études et dans la vie ». Docteur Léon Mabilly : « De l'observation à la découverte ». Achille Ouy : « Lecture, aliment de l'esprit ». Jacques Guerin-Desjardins : « Comment se constituer et utiliser une documentation ». F. Oliver Bracheeld : « Peut-on éduquer la mémoire ». Joseph œilbois : « L'Hygiène de l'esprit ». Hyacinthe Dubreuil : « La vie intellectuelle et le métier ».

« Culture Humaine », Revue d'Éducation Générale, Directeur Rédacteur en Chef : Marc Augeard. Fondée en 1934 par le Docteur Victor Pauchet, sous le titre « Réagir ». Editions J. Oliven, 65, Av. de La Bourdonnais, Paris 7^e — le numéro : 45 francs.

GABRIELLA MISTRAL TRADUITE EN NÉO-GREC

La revue « Morphes » de Thessalonique publie dans son numéro d'Avril une traduction en néo-grec du poème « Abandonada » de Gabriella Mistral, prix Nobel 1945.

La traduction du poème de la poétesse chilienne est due à Mme Christine Dedoussi qui a pu rendre d'une façon magistrale l'esprit et le rythme du poème.

CHEZ LE PEINTRE HILBERT

A l'occasion de la clôture de sa brillante Exposition de peinture, notre ami le peintre J. Hilbert et sa charmante épouse recevaient leurs nombreux amis à un cocktail intime dans leur atelier de la Rue Kasr-el-Nil. Les admirateurs d'Hilbert eurent ainsi l'occasion de lui renouveler leurs félicitations pour le progrès constant que marque l'œuvre de ce probe artiste.

Le quatrième et dernier concert de la série donnée pour la

Quatrième Concert pour la Jeunesse de Musica Viva.

jeunesse par Musica Viva se trouvait sous le signe de l'Égypte.

Quoique la première partie comprenait des compositeurs aussi différents que Cui, Preston, Hemsî et Gravina, différents par leur nationalité, leur origine et même la période à laquelle ils appartiennent, le caractère de cette musique était particulièrement uniforme. C'était l'Orient vu à travers des lunettes occidentales, c'étaient les apparences de l'Orient mais non pas son essence. Pour un auditoire européen l'Orientale de Cui a, certes, un caractère oriental, et de même la Suite Turque de Preston, dont se dégage un grand charme. La Méditation de Hemsî est orientale par son caractère improvisateur et rhapsodique et la Dance Orientale de Gravina se sert de rythmes originaux et de la seconde augmentée — mais ce n'est pas là tout l'Orient, comme nous avons pu le constater dans la seconde partie.

Il ne se révèle pas non plus dans la Danse Orientale de Nazariantz ou dans la Sérénade pour violoncelle et orchestre de Popper. Les danses égyptiennes de Hemsî, écrite avec cette sûreté de maître, sont bien plus authentiques, bien plus pleines de cette vie colorée que nous connaissons si bien, bien plus orientales. Mais l'Égypte, la vraie Égypte telle que nous la connaissons, ce sont les miniatures égyptiennes de Hickman et la transcription d'une mélodie populaire pour « zomara » pour violon solo jouée par Fouad Bayoumi. Hickman, il me semble, est le premier qui ait vraiment su capter la couleur, le timbre de la musique égyptienne, son esprit, sa sonorité. C'est aussi la première fois que de la musique véritablement égyptienne ait été jouée par un orchestre européen, écrite pour un orchestre européen. Tout y est pris sur le vif, tout semble spontané, sans prétentions, sans efforts. Cette musique est écrite par quelqu'un qui connaît la musique égyptienne à fond, qui l'a absorbée et l'a faite sienne. Il nous la fait comprendre et aimer.

Le jeune violoniste Fouad Bayoumi pourra devenir un jour un grand artiste. Il a une facilité étonnante et une musicalité prodigieuse. L'audience s'en rendit compte et demanda que la pièce, au caractère si étrange, pourtant, fut bissée.

Avant l'entre-acte, intermède charmant : l'École Suisse ensemble avec l'orchestre de Musica Viva interprètent pour nous 2 mouvements d'une sonate de Clementi. Grand orchestre, batterie en abondance. Et on se demande si ce sont les enfants qui ont plus de plaisir à jouer ou le public à les écouter et admirer non seulement la fraîcheur et la simplicité exquise mais aussi la discipline de cet orchestre de jeunesse.

Cet intermède fut suivi par la distribution de prix aux enfants qui avaient adressé les meilleures lettres. Ils furent longuement applaudis et la série des 4 concerts pour la jeunesse se termina sur une note joyeuse et animée.

Le pédagogue seulement peut se rendre compte de la grande valeur de ces concerts. Ils ont eu sur leur auditoire juvénile l'effet le plus solitaire et il faut espérer de tout cœur que Musica Viva les reprendra l'année prochaine.

B. Schiffer

A L'ÉCOLE NORMALE EGYPTIENNE DE MUSIQUE

Notre sœur collaboratrice et amie, le Dr. Brigitte Schiffer, qui dirige avec tant de dévouement et de complaisance l'École Normale Égyptienne de Musique, qui dépend du Ministère Égyptien de l'Instruction Publique, avait organisé le 1^{er} Mai une audition publique des élèves de cette Institution, qui fut une véritable révélation pour les assistants. L'orchestre que dirige le Dr. H. Hickman, avec cette conscience et cet esprit de méthode qui le caractérisent, se fit entendre dans des compositions Européennes et Orientales, et l'on admira fort la qualité de l'ensemble et ses promesses. Des adolescentes comme Mlle Yousr Tewfik et Ratiba el Hefny, se firent longuement applaudir dans la partie vocale de ce réital, cependant que Mlle Samiha el Kholy fit valoir par son interprétation de Liszt, un talent certain. Fuad Bayoumi Effendi et Mlle Fatma Boyara contribuèrent également au succès de cette après-midi, en jouant au violon et au piano respectivement des compositions Occidentales rendues à la perfection.

Tous nos compliments à Mme Schiffer et à ses collaborateurs et collaboratrices.

Orion

Les Conferences

En Ecoutant...

M. LE DR E. DRIOTON

« Le Paganisme et le Monachisme égyptien » c'est le titre de la savante conférence que M. le Dr. E. Drioton, Directeur Général du Service des Antiquités Egyptiennes, consacra à l'influence de St. Pacôme l'Egyptien sur les idées de son temps. Le Dr. Drioton releva l'apport de la doctrine du célèbre anachorète, fondateur du monachisme égyptien, au développement de la



M. le Dr. E. Drioton

christianisation de l'Egypte au IV^{ème} siècle, alors que la moitié de la population du pays était encore païenne. Ce rappel d'un tournant de l'histoire permit au conférencier de dresser un tableau de la religion égyptienne telle qu'on peut en reconstituer l'état, au moment où St. Pacôme entreprit sa mission, et la synthèse qu'il en fit lui valut les applaudissements nourris d'un auditoire reconnaissant.

M. ETIENNE MERIEL

La personnalité littéraire de M. André Chamson a été analysée avec pertinence par notre distingué collaborateur Etienne Mériel au cours de sa dernière conférence à l'Union Française Universitaire ».

Il y étudia l'œuvre d'André Chamson, le milieu terrien qu'elle évoque avec une puissance concentrée qui rappelle souvent Ramuz. et souligna l'orientation nouvelle du talent de Chamson telle qu'elle semble ressortir de son tout dernier roman « L'homme qui marchait devant moi ».

S.E. LE DR. GHASSEM GHANI

Avec ce titre « La contribution de la Perse à la civilisation mondiale » S.E. le Dr. Ghassem Ghani, l'éminent représentant diplomatique de l'Iran en Egypte conta à larges traits ce que fut, depuis les temps les plus reculés, l'apport de son pays à l'élaboration et à la préservation de la civilisation qui est l'honneur de l'humanité. L'Ambassadeur le fit avec finesse et érudition et fut applaudi par un public compréhensif et vivement intéressé à son exposé.

Sem.

Grèce - Egypte**M. ARISTO JOANNIDIS**

Sous les auspices de la ligue Gréco-Egyptienne, et sous le patronage de S.E. Mahmoud Sabet Pacha, Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de S.M. le Roi d'Egypte, notre correspondant en Grèce, collaborateur et ami M. Aristo Joannidis donna une conférence en français dans la grande Salle du Cercle littéraire « Parnassos » sur « L'Egypte d'aujourd'hui ».

Le Général Pétridès, Secrétaire Général de la ligue, fit l'introduction ci-après :

Tous ceux qui ont suivi l'histoire de l'Egypte contemporaine, ou qui ont eu l'occasion de faire de temps en temps un voyage au pays des Pharaons, ont dû très certainement, se rendre compte des progrès et des développements réalisés par ce beau pays. L'histoire de l'Egypte contemporaine commence, selon nous, à l'époque de son grand réformateur Mohamed Aly, c'est-à-dire au début du siècle passé, époque nettement marquée par les étapes de son évolution à tous les points de vue. C'est que le prestigieux génie de Mohamed Aly a su ériger l'édifice

de la renaissance égyptienne sur des bases inébranlables. Grâce à de magnifiques travaux, il a mis en valeur l'incomparable richesse naturelle de son pays. Il a mis à contribution l'amour du travail des Egyptiens et jeté les premiers fondements de l'industrie. Bien que vassal de la Turquie, il a su inspirer à son peuple le sentiment de l'indépendance et de la liberté. Il a favorisé l'immigration des étrangers grâce à la magnifique tolérance religieuse qu'il professait.

Pour poser ses premiers fondements, il avait su s'assurer de la précieuse collaboration de ses amis personnels, Hellènes de Cavalla, qu'il estimait au plus haut point et dont les plus éminents étaient Tossitsas, Anastassis, Cazoulis et tant d'autres. C'est ainsi que se formèrent les premières cellules des Communautés Grecques qui, en se développant, devinrent pour l'Egypte des foyers de cohésion et de progrès, au point de lier à tout jamais leur sort dans les beaux comme dans les mauvais jours, à celui du peuple égyptien.

En dehors de leur contribution au développement de l'agriculture, de la culture scientifique du coton et du commerce en général, les Grecs d'Egypte ont également contribué au développement de la marine marchande, de toutes les branches de l'Economie Nationale, des sciences et en particulier de la Médecine.

Cette ligne de conduite a été suivie par la Dynastie de Mohamed Aly qui règne encore aujourd'hui et qui s'illustre par des règnes célèbres, tels que le Khédivat d'Ismail, le Magnifique, qui ouvrit aux étrangers et aux capitaux étrangers toutes grandes les portes de l'Egypte et qui institua, pour les protéger, les Tribunaux Mixtes, ce qui permit aux colonies grecques de participer plus largement au développement des richesses naturelles du pays, avec tant d'autres étrangers.

Et nous voici maintenant, à l'étape nouvelle qui est marquée par le règne de la puissante personnalité de Fouad Ier dont le trône royal réalise le vœu de Mohamed Aly de voir l'Egypte constituée en Etat souverain et accomplissant sa destinée historique dans le bassin oriental de la Méditerranée.

Depuis son éducation de prince, il s'était pénétré déjà de l'idée que l'« Œuvre d'un roi devait porter le cachet de sa propre personna-

lité. » Soucieux du développement intellectuel de son pays, il fonde l'Université dont il devient le premier recteur, la Société Royale de Géographie, l'Institut d'Hydrobiologie, la Sté d'Economie Politique et d'autres établissements scientifiques, mais je m'arrête de peur d'empiéter sur le sujet du principal conférencier d'aujourd'hui.

La mort prématurée du roi Fouad, à la veille de son départ pour dévoiler la statue de Mohamed Aly, érigée à Cavalla par la gratitude des Grecs d'Egypte, fait monter tout jeune encore sur le trône son fils Farouk, à peine majeur, qui, plein d'enthousiasme et de confiance en soi poursuit l'œuvre civilisatrice de son père, et, au milieu de la tourmente mondiale, fait de l'Egypte un précieux point d'appui, une base pour les Alliés en guerre et sur laquelle la Grèce est venue se réfugier après avoir couvert cette base par sept mois de lutte inégale contre deux formidables empires.

Mais le Roi Farouk a accompli un acte d'une portée historique plus générale encore. Il a réalisé la solidarité de tous les Etats arabes par la fondation d'un Secrétariat Général groupant les représentants de tous les pays arabes, et créant ainsi une force imposante pour la défense des intérêts du Moyen-Orient. Il est donc tout naturel que la Grèce, dont la politique est fondée sur la collaboration avec tous les peuples du Moyen-Orient ait voté au Conseil de Sécurité de l'Organisation des Nations-Unies, en faveur de la thèse arabe, sans s'arrêter à d'autres considérations.

Ici, j'éprouve comme une obligation non certes pour faire état de mon humble personne ni de ma qualité de secrétaire général de la Ligue Gréco-Egyptienne, mais pour servir la cause de notre collaboration avec les pays arabes, de rapporter que ma récente visite en Egypte a donné lieu, partout où je me suis trouvé, à des manifestations particulièrement chaleureuses aussi bien de la part des officiels que du peuple égyptien et de la Presse égyptienne et étrangère. Aussi profiterai-je de l'occasion qui m'est offerte ce soir pour exprimer ma profonde gratitude et aussi mon admiration pour la parfaite compréhension que j'ai rencontré.

Pour être clair, je précise en disant que la patrie stratégique joue un rôle primordial dans l'existen-

ce de la patrie naturelle, au point que la patrie naturelle perd tout appui après la chute de la patrie stratégique. La guerre menée aujourd'hui par la Grèce n'a pas d'autre explication. Et l'histoire des siècles passés ne nous donne-t-elle pas ce même enseignement ? Que représentait-il l'Empire Byzantin qui pendant plus de mille ans a défendu le Moyen-Orient, sinon la solidarité de tous les peuples d'Orient contre les dangers communs ? Et si durant la période byzantine il s'est produit parfois des choses avec les arabes, il n'en est pas moins vrai que le contact spirituel n'a jamais cessé, puisque de nombreux écrivains arabes se sont souvent inspirés de la Pensée Grecque et que certains textes des Anciens Grecs n'ont pu être collationnés que grâce à de vieilles traductions arabes.

Mais même après la chute de Byzance, l'Empire Ottoman qui lui a succédé a maintenu l'Hellénisme par l'Orthodoxie en respectant les privilèges du passé et en accordant de nouveaux qui sont respectés aujourd'hui encore et plus particulièrement en Egypte où, au Monastère du mont Sinaï où se trouve encore un firman du prophète Mohamed qui recommande la sauvegarde du Monastère.

La Grèce connue pour son esprit de tolérance avait déjà affecté à Athènes un terrain pour l'érection d'une Mosquée. En attendant le gouvernement hellénique met à la disposition du Roi Farouk pour servir de Mosquée au monde arabe, l'ancienne Mosquée dont l'érection remonte au XV^{me} siècle et qui se trouve près du temple d'Eole. Nous voulons espérer que grâce à la générosité des arabophiles cette mosquée sera restaurée afin de combler une lacune d'autant plus sensible que le nouvel idéal proclamé à la Conférence de San Francisco place au-dessus des religions la dignité humaine qui doit grouper tous les peuples civilisés.

Je ne crois pas m'être écarté de mon sujet en signalant la différence qui existe entre l'Egypte qu'avait trouvée Mohamed Aly et l'Egypte de nos jours. L'Egypte est devenue, en effet, un précieux et important facteur de paix et de progrès dans le bassin Oriental de la Méditerranée.

La Ligue Gréco-Egyptienne est heureuse d'avoir été le pionnier des idées qui ont muri aujourd'hui avant même qu'elles ne fus-

sent imposée par la force des choses, idées dont elle poursuit la réalisation aujourd'hui dans une collaboration préliminaire avec les autres Ligues à Athènes des Etats méditerranéens et avec les plus éminents hommes d'Etat de la Grèce.

C'est pourquoi considérant comme un devoir le développement des idées qui militent en faveur du rapprochement des peuples d'Orient, par des conférences en langue étrangère, que nous avons prié M. Aristos Joannides, très connu dans la Presse grecque et égyptienne en tant que correspondant du journal la « Réforme » Alexandrie et de la revue « La Semaine Egyptienne » organe officiel du « Comité Egypte-Grèce » du Caire, de nous exposer en détail les progrès accomplis par le nouveau Royaume d'Egypte.

J'exprime les profonds remerciements de notre Ligue à S.E. le Ministre d'Egypte, Mahmoud Sabet pacha, qui a bien voulu prendre sous son haut patronage la Conférence d'aujourd'hui, et je cède la parole à M. Joannides.

M. Joannides prenant ensuite la parole posa à son auditoire aussi nombreux que choisi, la question : « Se fait-on toujours une idée exacte de ce pays qui s'étend sur plus d'un million de kilomètres carrés et que peuplent dix-huit millions d'habitants ? »

« Pour l'européen moyen, dit-il, l'Egypte évoque l'image d'un pays où le Nil roule ses ondes au milieu de ses rivages sablonneux sur lesquels les petits crocodiles viennent prendre leurs ébats; des dattiers hautains qui laissent nonchalemment se courber leurs palmes sous les rayons brûlants d'un astre radieux. Pour ceux qui ont l'esprit un peu plus à l'imagination, ce sont les vastes plaines couvertes de coton, que le kamsin caresse de sa chaude haleine. C'est le fellah, le paysan paisible, courbé sur la glèbe, qui à genoux sur sa terre riche et fertile, au soleil couchant lève ses bras fatigués vers un ciel de pourpre pour remercier Allah, tandis que le crépuscule, couvre lentement de son voile aux teintes effacées la masse imposante des Pyramides et du Sphinx, cette énigme de pierre, dont la figure humaine dans le jour qui s'éteint semble saluer la nuit. »

« Nil — coton — fellah. »

« Telle est l'image de l'Egypte, la légende qui s'est formée dans

l'imagination du « man in the street », de celui qui n'a jamais visité ce pays, et je dirai même de ce touriste qui a été là-bas, mais qui n'a eu d'autre dessein, que de s'emplir les yeux et la mémoire, voulant tout voir, à la hâte, dans ce Caire, la métropole du monde arabe et de l'Islam, avec sa Citadelle, ses Mosquées superbes, ses Mosquées où la ligne moderne contraste avec la courbe gracieuse de l'arabesque; où la blanche gallabieh et le tarbouche rouge se mêlent et se confondent dans la foule européenne. »

« Combien fausse et ridicule est cette légende. S'y attaquer n'est pas chose facile. Pourtant, j'aurai ce soir le courage et l'audace, quoique cette dernière soit l'apanage de la jeunesse, et je ne suis plus jeune... hélas ! Et maintenant en face de la légende, j'aborde la réalité d'hier et celle d'aujourd'hui ».

Après cette introduction qui fut vivement applaudie, le conférencier entra dans son sujet passant en revue l'évolution de cette Egypte hospitalière qui est restée en lui comme un pan de soleil à jamais éclatant, dont le destin ne peut plus lui rester désormais étranger, pour avoir passé les années d'une enfance insouciant, d'une adolescence où l'esprit s'instruit et le caractère se forme. Et après avoir passé en revue les progrès réalisés par ce peuple ami dans les domaines de l'agriculture, de l'industrie, de l'enseignement, le conférencier parla de l'œuvre accomplie par feu S.M. le Roi Fouad I, dans le domaine intellectuel.

« Et pour couronner, parlons de celles dont Schiller a dit : Honorez les femmes, elles tressent et tissent les fleurs célestes dans la vie terrestre. »

« Mais aujourd'hui, la femme n'est pas seulement la beauté de la vie; son rôle est bien plus grand, plus élevé. La femme égyptienne moderne constitue :

« Al saed al qadid lil nahda el masria al hadissa ».

Monsieur Joannidès parla du rôle, de la contribution de la femme égyptienne dans la renaissance de l'Egypte et termina en rendant hommage au jeune Roi Farouk I, qui, avec une ferme décision continue l'œuvre de Son Auguste Père.

Des applaudissements nourris et prolongés couvrirent la fin de cet-

te conférence, dont un résumé fut radiodiffusé par le Poste d'Athènes en grec et en français. Et M. Aristo Joannidès reçut, visiblement ému, les félicitations de son nombreux auditoire d'académiciens, d'universitaires, d'hommes de lettres, d'intellectuels, de diplomates, etc.

Notés au hasard du crayon en passant : S.E. le Ministre d'Egypte et Mme Mahmoud Sabet Pacha, S.E. le Comte de Vaux St Cyr, Ambassadeur de France; S.E. le Général Laflèche, Ambassadeur du Canada; S.E. M. Ricotti Prina, Ministre d'Italie, les représentants de la Norvège, du Danemark. Parmi les académiciens, le Président et Vice-Président de l'Académie d'Athènes; Messieurs Triandafilopoulos, Economos; le recteur de l'Université, M. J. Spiropoulos, les professeurs MM. Bensis, Fotinos, Yeroulanos, Michailides. Le Maire d'Athènes, Général Pitsikas; le Président du Conseil Municipal, M. D. Scouzès; les députés MM. Léon Maccas, Yénimatas, Tourcovassilis; quelques hauts fonctionnaires du Ministère des Affaires Etrangères; l'ex-ministre M. Canacaris Rouffos. Parmi les hommes de lettres MM. S. Mirivillis, Th. Sinadino, et tout un essaim d'élégantes intellectuelles et mondaines qui apportèrent le printemps dans cette atmosphère... égyptienne.

Atticus

NOUVEL INSTITUT SUEDOIS A ATHENES

Un nouvel Institut Suédois, qui se consacrera principalement à l'étude de la civilisation antique de la Grèce et travaillera parallèlement avec l'Institut Suédois d'Archéologie de Rome, va être créé à Athènes en mai prochain. L'institut sera installé à Phaleron, près du Pirée, dans une maison placée à sa disposition par M. Eugenides, l'armateur connu. Le premier directeur de l'Institut sera l'archéologue Dr. Erik-Holmberg.

L'archéologue Dr. Arvid Andrén a été nommé directeur de l'Institut Suédois de Rome à partir du 1er octobre en succession du Dr. Erik Sjoqvist, qui va faire une série de conférences à l'Université de Princeton, aux Etats-Unis.

EMISSION DE NOUVEAUX TIMBRE-POSTES

Trois nouveaux timbres seront mis en circulation à la fin d'avril

en commémoration du centenaire de l'établissement des premiers immigrants suédois dans le Middle-West américain, qui sera célébré cet été. Les timbres, dessinés par l'artiste suédois connu Olle Hjortzberg, présentent un colon qui laboure et, à l'arrière-plan, un gratte-ciel. Les valeurs sont : 15 öre brun, 30 öre bleu, et 1 couronne orange.

A l'occasion du 90e anniversaire de la naissance du roi Gustaf, le 16 juin, la Direction générale des Postes émettra une autre série de nouveaux timbres des valeurs 10, 20 et 30 öre. Les timbres seront vendus avec une surcharge de 10 öre au bénéfice de la Fondation du Jubilé du Roi Gustaf pour la jeunesse suédoise. L'anniversaire du Roi sera célébré aussi par l'émission d'une nouvelle coupure de 5 couronnes, à prime de 5 couronnes.

AU BUREAU DE LA PRESSE

A la suite de la nomination de notre excellent collaborateur et ami Ahmed Rassem bey au contrôle général de l'administration du Tourisme, le ministre de l'Intérieur a signé, un arrêté aux termes duquel Mtre Tewfik Salib, directeur adjoint du Bureau de la Presse, est délégué aux fonctions de directeur et Mtre Abdallah Enane, sous-directeur du Bureau, est transféré au ministère de l'Instruction publique.

La nomination de Mtre Salib sera favorablement accueillie dans tous les milieux journalistiques où il ne compte qu'amitié et sympathie.

NOUVELLES DIVERSES

Le Dr. Taha Hussein Bey vient d'être nommé président d'honneur de la Commission internationale d'histoire littéraire, en compagnie de M. Benedetto Croce, Sir Gilbert Murray, M. Fernand Baldensperger et M. Jean Wu.

Notre ami Elian Finbert va publier un recueil de proverbes arabes. La poésie n'est jamais absente de ces maximes, témoin celle-ci : « De son vivant, il avait besoin d'une datte, et mort on lui suspendit au-dessus de sa tombe, tout un régime de dattes ». C'est plus encore que de la poésie.

CHRONIQUE DES LIVRES

G. DORIKOU : « Heures Aveugles ».

La chance du poète néo-grec est aussi réduite, que les horizons qui le guettent sont infinis : Tradition des formes issues de plusieurs littératures à la fois, un clavier de sensations par trop usé, enfin une langue neuve... Et si les premiers horizons lui posent des limites, le dernier est un océan où il peut s'y noyer aisément. L'habileté consiste à saisir dès la première plongée, son trésor sous-marin, celui-ci fût-il placé aux antipodes !

Cette course au plongeon jette à chaque nouvelle lune à l'Omonia, une dizaine de plaquettes de vers, dont quelques unes à l'huile rance, comme certains gâteaux bon marché, vendus à même le trottoir... Comment se prononcer sur le vent qui les pousse ? Laquelle de ces publications cache dans ses feuillets frissonnants, le bon message de Jupiter à la Léda athénienne ?

Le rôle du critique est ici aussi difficile que celui très compliqué, dans la mythologie, de l'amoureux d'Ariane. C'est que, toutes les issues sont chantantes, ensoleillées. L'odeur d'Ariane partout, et ses cheveux dorés collés sur tous les murs. Mais ces parfums divins et ces caresses de cheveux servent peu à Thésée. Avant tout, il ne doit pas se perdre, et seul le fil, qu'une main surnaturelle doit lui glisser entre les doigts, pourra le sauver...

Ce préambule n'a pas été écrit spécialement pour la poésie de M. Georges Dorikou. Bien que celle-ci embrasse plusieurs formes à la fois, depuis le tres-saillement baudelairien (voir ses Lesbiennes, de grande réussite) jusqu'au savoureux éparpillement de rimes, qui caractérise les poètes moyennageux, de Charles d'Orléans à Ronsard.

Mais le glossaire permet tout au Grec. Sa « dimotini » est un accommodement, qui le prédispose au laisser-aller du ver blanc, aussi bien qu'aux délices d'un parnassisme intégral ! On le voit, il est vrai, alors s'empêtrer dans un embrouillement de consonnes, tellement abhorré par Psychari, tendant à noyer la voyelle et du même coup l'eurythmie...

Dans le ver régulier comme dans le ver libre G. Dorikou échappe de son mieux à ces critiques. Sensuel à point, sachant marier la clarté de sa vision avec le mot fait pour la définir — il a su — dans ses « Heures Aveugles » retrouver son fil d'Ariane, pour sortir de la Caverne, à l'heure précise et unique pour le poète, qui est celle où le coq ajuste sa voix au commandement de l'Aurore.

KOULI ALIEPIS : « A l'ombre de l'Amour » (poèmes)

C'est lui prédire la réussite, que dire à Kouli Alépis qu'il a réussi, avec son livre « A l'ombre de l'Amour », la poésie de l'Enfance.

Il commence à se retrouver : « Enfant pâle, dans son uniforme grise, perdu, à force de regarder la Mer... »

Voici plus tard l'adolescent qui se pavane : « Il passe en bicyclette, culotte grise, veste grenat. Ses pieds bougent et ses épaules. On dirait une danse de la croissance... » Bien entendu il y a des beaux yeux qui le voient à travers une vitre. Cela finit dans un autre poème, par deux bouches qui s'unissent, dans une nuit longue, qu'il veut sans fin...

Poésie de Vie, poésie des gestes et des douleurs. L'Hôpital lui fait chanter les infirmières. Sa maladie devient motif léger et fin de mélancolie. C'est une rose qui est malade. Va-t-elle s'effeuiller tout à fait ?

Tout ce livre est un parfum d'espoir, espoir de santé.

ALEXIS POULIANOS : « Le Pauvre Ilot ».

Le pauvre îlot c'est Icarie, une petite île de l'Archipel. Voltigeante et chantante comme un papillon sur la mer, tellement perdue avec ses rochers de paradis, qu'on finit par l'oublier...

C'est alors que tous les malheurs s'abattent sur cette minuscule terre. Ses raisins sont achetés par un ou deux privilégiés qui font ici la pluie et le vent, rationnent les habitants, leur laissant à peine ce qu'ils doivent consommer de nourriture pour pouvoir vivre et surtout travailler.

Dans la première nouvelle, au moment où le fils devenu grand, a besoin d'un peu d'études et doit rejoindre pour cela un vague oncle d'Amérique, qui seul pourrait faire quelque chose pour lui, ses parents sont obligés pour réaliser ses frais de voyages, de vendre leur enclos, leur unique richesse et appui de leurs derniers jours.

« Le pauvre îlot » est habité, pour la plupart, des vieux loups de mer que les sociétés nouvelles de navigation ont dépouillé de leur fortune, rendant peu valable, leur fameuse initiative privée, jadis si aventureuse et héroïque, qui enfle encore le voile des souvenirs.

Dans le vieux Café (2ème Nouvelle) ils s'assemblent pour parler de leur grande amie la Mer. Sans Elle la vie n'est rien, aussi préfèrent-ils mille morts, c'est-à-dire là-bas se priver du moindre bien être, que monter vivre sur la colline, où éventuellement le fils ou la fille, qui mènent le troupeau, pourraient mieux les aider...

Poésie tendre et sombre des veillées de Noël qui rappelle vaguement Dickens, écrite en prose et en langage spécial, « l'ikariote » qui est un grec (il y en a autant de « grecs » que d'îles dans l'archipel) aux termes savoureux, aux dictionnements sentant le sel et la poésie.

Alexis Poulianos est un des nombreux poètes des îles. Son langage précis aux intonations poétiques entre, nous dit le prologue du livre, dans une anthologie ikariote où brillèrent jadis d'anciens insulaires, comme Foutridis et Yatridis.

EMM. KAPSAMBELLIS : « Ce que doit la Russie à la Grèce ».

Emm. Kapsambellis, membre notoire du monde diplomatique grec, a ramassé ce qu'il a pu trouver de documents, correspondance des archives, notices historiques, pour démontrer dans un sérieux travail, ce que la grande Russie doit à la petite Grèce...

Bien entendu à la civilisation de l'Hellade, toutes les civilisations, aussi bien les occidentales que les orientales, doivent quelque chose. Mais dans le cas de la Russie, il ne s'agit pas que des idées, bien que nombre d'écrivains russes trahissent dans leur œuvre l'affiliation : Krilof, Zougowsky, Gogol, Alexis Tolstoi, Lermontof.

Il s'agit plutôt des hommes. Des hommes qui ont

fait la Russie. L'ont rendue grande et glorieuse sur le terrain politique, religieux, économique. Paul Lefas, Panayoti Alexinos, Platon Maximos, Général Constantas ont figuré avantageusement dans son armée et dans sa marine. Sofoulis, Kapnisis, Manitaras, Goul-daris ont joué un rôle économique prépondérant. Une histoire détaillée de la vie commerciale de la ville essentiellement grecque d'Odessa, chapitre le mieux documenté du livre, dit long sur le travail de reconstruction des Grecs.

De même sur le terrain religieux les popes grecs ne sont pas restés à l'arrière plan. Toujours on trouve dans l'histoire de la Russie un grec à la base de la vie sociale. Esprit éclairé et constructeur, il apporte avec sa vie à la Russie, le précieux apport de son intelligence.

Mais le Stalinisme aujourd'hui tient à passer l'éponge sur tout cela...

L'HELLENISME CONTEMPORAIN.

Nous venons de recevoir le 1er numéro de la série 1948, de cette revue de langue française éditée à Athènes. Il serait souhaitable que cette revue ouvre ses colonnes aux nombreux écrivains grecs de langue française de l'Orient. Les écoles françaises d'Egypte, de Chypre, de Syrie, de Palestine ont produit une pléiade de poètes et écrivains français d'origine grecque... Une revue officielle de langue française, imprimée à Athènes, ne devait pas les ignorer...

Cléon Paraschos a traduit son article de la Kathimérini, sur le mouvement des lettres grecques en 1947. S'en prenant aux nombreuses publications des jeunes poètes, il a l'air de rejeter en bloc les nouvelles tendances. Est ce bien le Surréalisme qui le tracasse ? Et que pouvons-nous encore dire du rôle de cette école, que la Grèce commence à son tour à exploiter ?... Ne faut-il pas attendre les résultats avec patience ?

De la critique paraschine, échappent M. N. Cavadias, ce merveilleux poète de la mer, pour ses poèmes 1947 « Poussi », M. Séféris pour ses poèmes « Kikli », une mention spéciale est faite aussi pour les Nos. 2 et 3 des œuvres complètes de Sikélianos. La production en prose plus nombreuse est mieux épargnée...

Sotiris Skippis donne trois traductions de ses poèmes, dont l'essor poétique en français ne semble pas, avoir été rendu aussi bien que dans l'original. Voici « Discorde », un poème de circonstance :

...quel est donc le regret caché qui te brûle
et t'étreint comme un étai,
comme la tunique de Déjanire ?
Est-ce peut-être qu'il n'était pas écrit
Immortel Héraclès ! que tu accomplisses
Ton dernier exploit, le plus beau,
De tuer la nouvelle hydre de Lerne
Qu'ont vomi les esprits infernaux ?
Envoie, Héraclès, un Héros comme toi
Nous délivrer de la Discorde.

D'Andréadis étudie la Grèce dans la Fédération Balkanique, D. Zakynthinos continue ses études his-en les initiant aux secrets de Dame Nature, en leur torico-économiques sur Byzance. Une part est faite à la récente exposition du Livre Grec, ainsi qu'à la reconstruction, essentielle pour la Grèce, de ses chemins de fer.

Sem.

DR. E. VARDAMIDIS, « HISTOIRE DE L'ÎLE DE Castelloriso », Alexandrie,
Dans le monumental ouvrage que le Dr. Varda-

midis vient de consacrer à Castelloriso il relate l'histoire de cette île héroïque depuis la plus haute antiquité, en passant par l'insurrection de 1821, et il exalte les luttes épiques des insulaires, pour arriver à l'époque moderne et à la révolution de 1913. Par de nombreux documents d'une très grande importance, l'auteur démontre la continuité de l'hellénité de l'île, son apport à la civilisation et l'effort considérable de ses habitants pour l'union avec la mère patrie.

Nous recommandons vivement la lecture de cet ouvrage et nous félicitons le Dr. E. Vardamidis pour ce livre historique qui vient à son heure et pour avoir sauvé de la destruction plusieurs documents essentiels pour l'étude de l'histoire de l'île de Castelloriso.

Sem

LIVRES D'ENFANTS

Nous ne savons, bien souvent, quels livres acheter pour charmer les vacances de nos enfants... Les œuvres qui ont égayés la jeunesse de leurs mères, ne suffisent plus à nos petits, impatientes d'apprendre et de se cultiver tout en s'amusant. Et voici qu'en ces heures graves où de sombres nuages planent sur nos fronts, voici que de France, deux livres délicieux surgissent, frais comme deux fenêtres ouvertes sur un paysage enchanté : « Hoopy la Marmotte » et « You-pi le Chamois » (*).

L'auteur, Philippe Gaussot, qui s'y révèle un Kipling français, promène son petit lecteur dans un monde éblouissant, où le merveilleux, baigné de poésie entoure la vie de « nos frères les animaux » qu'un sens très vif de la vérité et un grand amour de la nature, lui a fait pénétrer à merveille.

Hoopy est une délicieuse petite marmotte dont la vie souterraine, en famille, et les exploits, amuseront et intéresseront nos curieux. Ils suivront avec émotion les ébats du jeune You-pi et ses aventures passionnantes qui se déroulent dans le cadre grandiose des montagnes neigeuses de France.

Philippe Gaussot a su recréer un monde de beauté, de rêve, et de joie nécessaire au développement moral et artistique de ses petits lecteurs tout en les initiant au secret de Dame Nature en leur apprenant à aimer fleurs et animaux. Admirablement illustrés par Pellos qui a su évoquer par ses ravissantes compositions le déroulement des saisons dans les Alpes Françaises et donner une vie intense aux montagnes, aux plantes, et aux petits héros de ces féeries, ces deux vilres seront accueillis avec enthousiasme par petits... et grands.

J. de Bargedé

LA VARENDE : « Le Troisième jour » (Grasset, Paris).

Romancier né M. La Varende utilise ses dons et son métier, qui est d'envergure, à transposer dans le domaine littéraire le cheminement de drames secrets dont la vie offre, à un œil attentif, une moisson aux rebondissements inattendus. La peinture des êtres qui sont entiers dans le sens qu'ils donnent à leurs traditions et à l'expression de leurs passions répond à un tempérament nourri de mêmes élans forts et drus. « Le Troisième Jour » prolonge, en en renouvelant l'aspect, la captivante atmosphère mi-féodale encore, qui est familière aux lecteurs de cet écrivain viril et vrai avec lui-même.

A. Shual

(*) Au bureau de la Diffusion Française « Im-mobilis ». Le Caire.

G R E E K A I R L I N E S

T A E

E G Y P T E - G R E C E

CHAQUE MARDI : ALEXANDRIE - ATHENES

Départ de l'Aérodrome Fouad à 8 h. 00

Arrivée à l'Aérodrome Hellénique à 11 h. 30

CHAQUE LUNDI : ATHENES - ALEXANDRIE

Départ de l'Aérodrome Hellénique à 16 h. 00

Arrivée à l'Aérodrome Fouad à 19 h. 20

BUREAUX TAE, Hôtel Métropole

35, Bld. Saad Zaghloul (Alexandrie).

Tél. 21467 (5 lignes)

Agents Généraux en Egypte : MISR AIRLINES S.A.E.

Pour renseignements, billets et itinéraires
des Autos, s'adresser aux Agents Généraux :

MISR AIRLINES, BUREAUX TAE (Hôtel Métropole)

ainsi qu'à toutes les Agences reconnues
de Voyages.

Voyagez avec les avions grecs et les équipages grecs

Siège Central T A E — 12, Merlin — ATHENES

Tél. 30876-77-78-35644.



Les Cigarettes Egyptiennes
les plus répandues
dans le monde!..

FAMOSA • MIRACLE
SHEPHEARD'S
FAYOUM
HASSAN PASHA
ARISTON
LUXOR • SAMSOUN

FAITES A LA MAIN

DIMITRINO & Co

TEL. 40048

B.P. 220

R.C. 64815

Téléphone No. 40048 — Boîte Postale No. 220.

R.C. 64815



Shelltox

CONTENANT

D.D.T.



Tue

les mouches

moustiques, cafards, punaises
mites et autres insectes.

LE SHELLTOX SE TROUVE EN VENTE DANS TOUTES LES
STATIONS DE GRAISSAGE "SHELL" AINSI QUE LES
PRINCIPALES PHARMACIES ET GRANDES EPICERIES.